ANDRÉ CAROFF

LES MONSTRES DE Mme ATOMOS

ANGOISSE

Éditions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

LES MONSTRES DE Mme ATOMOS

ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

André CAROFF

LES MONSTRES DE M^me^ ATOMOS

ROMAN

COLLECTION « ANGOISSE »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, bld Saint-Marcel, PARIS-XIII

© 1967 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

CHAPITRE I

M. Walter Ward (W.W. pour les amis) était un homme tranquille qui venait à peine de dépasser la cinquantaine. Il travaillait dans une banque de Baltimore (Maryland), la Fidelity Baltimore National Bank, depuis une bonne trentaine d'années et menait une vie aussi calme que les eaux du lac Roland.

Physiquement, Ward avait tout du petit bourgeois. Assez gras, mais sans excès, plutôt grand, mais pas démesurément, il pouvait très facilement passer inaperçu dans la foule des employés qui sortaient le soir des bureaux. À un tel point que beaucoup de clients de sa banque croyaient souvent avoir affaire à un nouveau…

Ward était évidemment trop timide, trop effacé. Avec un peu plus de culot, d'esprit d'initiative, il se serait sans doute hissé à un poste plus important qui lui aurait permis d'arrondir ses revenus. Mais Ward n'aimait pas les responsabilités, estimait avoir sa place au soleil, se trouvait satisfait de son existence. On a de l'ambition ou pas. Ward n'en avait pas, voilà tout.

À part cela, il était un bon père, un bon époux, un bon tout ce que l'on voudra, et n'avait pratiquement pas de défaut. Bien sûr, il fumait (la pipe de préférence) et buvait un petit verre de temps à autre avec des copains, mais il ne jouait pas aux courses, ni aux dés, ni à aucun jeu d'argent, et détournait pudiquement les yeux quand une jolie fille s'asseyait en tirant trop haut sa jupe.

Bref, Walter Ward était un brave type, peut-être un peu nounouille pour ceux qui, à son âge, se prennent encore pour des Don Juan, mais dont l'esprit serein et neutre s'accordait on ne peut mieux avec sa ville, la seule

qui, durant la guerre de Sécession, fût en même temps fidèle au Nord et au Sud !

Ce soir-là, Ward décolla de son siège quand la sonnerie s'arrêta de striduler, rangea ses dossiers avec soin afin que la femme de ménage ne vienne pas les changer de place, et alla se laver les mains. Après quoi il vérifia son nœud de cravate, lissa du plat de la main les quelques cheveux qui lui restaient, boutonna son gilet, son veston, et quitta enfin la banque par le couloir réservé au personnel.

Quand il passa devant le gardien, celui-ci répondit à son bonsoir et ferma immédiatement les grilles. Il savait depuis longtemps que Walter Ward sortait le dernier de la banque.

Dehors, Ward bourra sa pipe tout en se dirigeant vers le parking où stationnait sa vieille Chevrolet. On était en juillet, le ciel était pur, l'air tiède, et Ward devint tout joyeux en pensant qu'il allait s'installer dans son jardin avec le journal du soir jusqu'à l'heure du repas. C'était un être simple qui savait être heureux avec des riens…

Il alluma sa pipe à mi-chemin, arriva au parking alors que tous les autres véhicules étaient loin. Cette lenteur calculée dont Ward était coutumier lui permettait d'échapper à la cohue du soir et, malgré son retard initial, il avait remarqué qu'il ne perdait finalement que très peu de temps.

Ward secoua l'allumette qu'il venait d'utiliser, la jeta et se trouva brusquement face à un homme qui lui barrait le chemin. L'inconnu tenait un cigare et Ward comprit aussitôt qu'il allait lui demander du feu. Ce n'était pas la première fois que Ward rendait un service de ce genre mais, bizarrement, il éprouva une sensation de malaise.

Pourtant, l'homme n'avait rien d'extraordinaire. Il était peut-être un peu trop pâle, presque livide, et ses yeux totalement dénués d'expression ressemblaient à des billes de verre, mais il pouvait s'agir d'un malade…

— Avez-vous du feu, je vous prie ?

Poli, raide, absent, avec une voix spéciale qui évoquait les grincements d'une vieille mécanique rouillée. Ward opina, frotta une allumette. Comme il y avait du vent, l'étranger referma ses mains en conque autour de celle de Ward, et ce dernier ressentit une vive douleur. Par réflexe, il retira sa main, regarda son index où perlait une minuscule goutte de sang.

— Désolé, fit l'homme, je vous ai piqué avec ma bague ?

— Ce n'est rien, dit poliment Ward, gardez cette boîte d'allumettes, j'en ai une autre.

— Merci, murmura l'homme sans le regarder.

Puis il prit la boîte et s'éloigna vivement sans même allumer son cigare. Walter Ward haussa les épaules, tira sur sa pipe qui menaçait de s'éteindre et pénétra dans le parking.

Quelques minutes plus tard, il roulait à petite allure en direction de sa maison et ne pensait plus du tout à son index qui s'était d'ailleurs arrêté de saigner.

---oOo---

Après avoir quitté Ward, l'inconnu au cigare monta dans un bus sans se préoccuper de sa destination. Sans en avoir l'air, il s'approcha d'une jeune fille qui portait une robe d'été lui laissant les bras nus, et profita d'un coup de frein assez violent pour se laisser déséquilibrer. Il s'accrocha à la jeune fille d'un mouvement très naturel et celle-ci, qui se nommait Mabel Hasler, poussa un petit cri, regarda aussitôt son bras où une goutte de sang perlait.

L'homme fit semblant de ne s'être aperçu de rien, s'excusa simplement pour la bousculade et descendit à l'arrêt suivant.

---oOo---

Ainsi qu'il se l'était promis, Walter Ward alla s'étendre sur une chaise longue et commença la lecture du journal du soir tandis que sa femme, Mary, préparait le repas. Le lendemain était un samedi, jour où Pam et son mari, Georges, venaient régulièrement déjeuner à la maison depuis leur mariage.

Pam était la fille unique des Ward. Elle avait épousé Georges six mois auparavant et, pendant quelques semaines, Mary s'était sentie très seule dans sa maison. Pour Walter, ça n'avait pas été la même chose. Un homme a son travail, ses amis, puis chacun sait que les hommes sont plus personnels et plus égoïstes que les femmes. Walter était resté semblable à lui-même, n'avait pas fait tout un drame parce que sa fille s'était mariée. Au contraire, Mary avait eu l'impression qu'il était soulagé, un peu comme s'il avait craint d'avoir sa fille à ses crochets jusqu'à la fin de ses jours.

Mary lui en voulait de cette attitude, en conservait un certain ressentiment qu'elle cultivait soigneusement. Cela la distrayait, et elle y pensait précisément en préparant une tarte aux pommes pour le lendemain. Pam adorait la tarte aux pommes…

Dans le jardin, sur sa chaise longue, Walter n'arrêtait pas de changer sa position. Habituellement, il s'allongeait (les pieds plus hauts que la tête,

pour mieux se décontracter) et ne bougeait plus jusqu'à l'appel de Mary. Aujourd'hui, tout allait de travers, et les pieds de Walter semblaient être beaucoup trop hauts, car tout son sang lui descendait au visage.

Il arrangea la chaise longue différemment, mais son sang resta là où il était, au point qu'il en éprouva des bourdonnements d'oreilles. Naturellement, il pensa que ce malaise provenait de son âge. À cinquante ans, c'était bien naturel.

Il tenta de s'absorber dans la lecture des nouvelles politiques, mais ne parvint pas à se concentrer. Les autres soirs, il n'entendait rien, manquait régulièrement de s'endormir dans le calme de son jardin et il fallait parfois que Mary vînt lui secouer les puces pour le faire rentrer. Ce soir-là, il percevait une foule de bruits : les moteurs des voitures, les tintements agaçants des plats que Mary remuait dans sa cuisine, un chien qui aboyait au loin, et jusqu'à la télé des voisins… Walter soupira, laissa tomber son journal. Il ne se sentait pas bien, se demanda un instant si le poisson que la cantine leur avait servi à midi était bien frais, et se mit brusquement à transpirer, comme ça, sans raison. Une impression très désagréable.

La minute suivante, il avait froid et sa sueur paraissait vouloir se transformer en glaçons. Après quoi il éprouva des picotements dans l'index, se rappela soudain qu'il s'était fait piquer à cet endroit par l'homme au cigare, observa son doigt qui n'était ni enflé ni rougissant, comme cela se produit après une piqûre venimeuse, par exemple. Cependant, les picotements continuaient, montaient même doucement jusqu'au poignet, envahissaient toute la main, l'avant-bras…

Walter fit des mouvements, frotta son bras, agita les doigts, mais les picotements progressaient toujours, plus rapidement, semblait-il. Bientôt, Walter fut entièrement secoué par une série de vibrations semblables à de petites décharges électriques, voulut se lever mais en fut incapable. Son corps pesait des tonnes. Dans le même temps, il devint aveugle, sourd, insensible, et une affreuse angoisse s'empara de lui.

Il était persuadé que la mort allait le frapper, là, dans son jardin tranquille, et que sa femme découvrirait plus tard son cadavre déjà froid.

Puis, brusquement, tous les malaises disparurent, et Walter se demanda s'il ne venait pas de faire un cauchemar après s'être endormi en lisant son journal.

— Le dîner est prêt, Walter ! cria Mary de l'intérieur de l'habitation.

Walter replia son journal, se leva sans peine. Curieusement, il se sentait maintenant plus frais et dispos qu'il ne l'avait jamais été. Joyeusement, il pénétra dans la cuisine (Quand ils étaient seuls, les Ward mangeaient toujours dans la cuisine.) et s'installa à sa place. Il avait une faim extraordinaire…

— Quoi de neuf au bureau ? demanda Mary avec indifférence.

— Rien.

— Comment va la fille de Cusak ?

Cusak était le caissier, sa fille s'était mariée dix mois plus tôt et, comme elle était une amie de Pam, Mary pensait que c'était cet exemple qui avait poussé Pam à en faire autant.

— La fille de qui ? fit Walter qui dévorait.

— La fille de Cusak, répéta Mary, surprise. Walter la dévisagea, sourcils froncés, puis il se rappela qui était la fille de Cusak et dit :

— Oh ! Elle vient d'avoir un garçon…

— Non ?

— Si. Il se porte bien, la maman aussi. Il n'y a plus de pommes de terre ?

Stupéfaite, Mary constata qu'il venait de liquider tout le plat de légumes, ainsi qu'un énorme steak, alors qu'elle-même n'avait pas encore touché à son assiette.

— Tu as encore faim ?

— Oui, pourquoi ?

Il semblait étonné. Elle n'insista pas, lui donna la moitié de sa part, et Walter recommença à jouer allègrement de la fourchette. Simultanément, il asséchait une bouteille de bière sous les yeux incrédules de son épouse. Elle ne l'avait jamais vu manger comme cela et, même plus jeune, Walter était connu pour sa sobriété. Soudain, il dit :

— Pourquoi me regarder comme si j'étais une bête curieuse ?

Son ton était agressif, et elle se dit que la bière ne lui réussissait pas.

— Tu n'es pas une bête curieuse, Walter, mais ce soir tu manges beaucoup plus que d'habitude. Même Georges…

— Georges est un imbécile ! coupa-t-il.

Mary en laissa tomber son couteau. Jamais Walter n'avait formulé aucune critique envers son gendre, le défendait même chaleureusement lorsqu'elle faisait mine de l'attaquer à cause de sa nonchalance.

— Comment dis-tu ?

— Je dis qu'il est un imbécile. Si j'avais su, je n'aurais pas consenti à ce que Pam devienne sa femme !

Il ricana et ajouta :

— Puis, après tout, ils vont bien ensemble. Pam n'est pas sortie de la cuisse de Jupiter, hein ?

— C'est ta fille, Walter ! S'écria Mary, outrée.

— Pas si sûr…

— Tu es ivre, Walter ! dit dignement Mary.

Et elle se leva et quitta la pièce pour cacher ses larmes.

Une fois seul, Walter mangea ce qui restait dans l'assiette de sa femme, entama une autre bouteille de bière, un fromage, et balaya le plateau de fruits. Après quoi il se sentit rassasié et sortit dans le jardin pour fumer sa pipe.

Il s'installa dans la chaise longue, renifla bruyamment. Un tas d'odeurs lui parvenaient. Des odeurs diverses, qu'il n'avait jamais soupçonnées et qui devaient venir de très loin. C'était un monde nouveau dans lequel l'odorat prenait autant d'importance que la vue et le toucher. Walter alluma sa pipe, tira trois bouffées, trouva le goût du tabac intolérable. Il cracha, jeta sa pipe loin de lui, cracha encore, s'essuya la bouche d'un revers de manche, grommela quelques mots indistincts.

La nuit était tombée depuis un moment. Walter se trouvait dans l'ombre la plus complète. Néanmoins, il voyait comme en plein jour les détails de la barrière, de la maison, des arbres bordant sa rue. Cela ne le surprenait pas. Pour lui, tout avait toujours été comme cela et le passé commençait lentement à disparaître dans le néant qui envahissait son esprit.

Un chat sauta la barrière, s'avança vers la chaise longue en ronronnant. C'était le chat des voisins, les Kersten, et il venait souvent chez les Ward, car Walter lui grattait les oreilles et Mary lui donnait des déchets de viande.

Soudain, ce chat qui, jusqu'alors, était visiblement confiant, s'immobilisa en plein milieu de l'allée. Il hésita, recula tout à coup, dos rond, poils hérissés, prit la fuite et sauta la barrière d'un bond en crachant furieusement.

De sa chambre (Les Ward avaient chacun la leur.) Mary entendit le chat. Elle ouvrit ses volets, jeta un coup d'œil discret dans le jardin après avoir éteint sa lampe. Elle était très en colère contre Walter, mais se rendait compte qu'il ne devait pas être dans son état normal, l'excusait déjà inconsciemment et commençait à s'inquiéter à son sujet.

Elle vit vaguement que son mari était allongé sur la chaise longue, pensa qu'il s'était endormi, car elle n'apercevait pas les brefs rougeoiements qu'émettait sa pipe lorsqu'il tirait dessus. Elle se dit qu'elle devrait le réveiller, puis renonça.

Le temps était doux et, même si Walter passait la nuit à la belle étoile, il ne s'en porterait pas plus mal. Elle referma les volets, poussa le verrou de sa porte et se coucha. Comme ça, si Walter voulait s'excuser pour son incorrection, il serait obligé d'attendre le matin !

Petite vengeance de femme…

Vers deux heures du matin, Walter Ward s'éveilla parce que la température fraîchissait nettement. Il bâilla, passa plusieurs fois son avant-bras sur ses yeux dans un geste étrangement félin, se leva et marcha vers la maison en se tenant à demi courbé, bras ballants…

D'une manière anormalement silencieuse, il se rendit au premier étage, pénétra dans sa chambre dont il referma la porte et s'allongea sur le lit.

Une heure plus tard, alors qu'il dormait profondément, il n'était plus allongé, mais lové en rond comme un chien… ou un tigre.

CHAPITRE II

Mabel Hasler, la jeune fille que l'homme au cigare avait piquée dans l'autobus, rentra chez elle trente minutes plus tard. Elle habitait chez ses parents, était officieusement fiancée avec un jeune gars costaud nommé Albert Van Loop, d'origine hollandaise mais né à Baltimore vingt-deux ans plus tôt.

Or le père Hasler n'aimait pas les étrangers, ni ceux qui portaient un nom étranger. Le fait que Albert Van Loop fût indiscutablement américain ne changeait rien à la chose. Le père Hasler était aussi têtu qu'une mule, ne revenait jamais sur un jugement, même si on lui prouvait qu'il avait tort, et refusait purement et simplement d'avoir un jour une fille qui porterait un nom pareil. Mabel Van Loop ! Non mais !

Maman Hasler était un peu plus compréhensive. Cependant, elle avait des principes vieillots que lui avaient inculqués ses vieux parents, et ne recevrait jamais chez elle le jeune Van Loop tant qu'il ne serait pas officiellement fiancé avec Mabel.

C'était un cercle vicieux, un problème insoluble dont Mabel faisait les frais. Bien sûr, elle ferait ce que bon lui semblerait à sa majorité, mais elle n'avait que vingt ans, et les douze mois qui viendraient la libérer de l'imbécillité paternelle n'étaient pas encore entamés.

Douze mois ne représentent pas grand-chose dans une existence. Pour Mabel, ils compteraient double, car elle aimait sincèrement Albert et ne songeait qu'à devenir sa femme le plus vite possible.

Aux yeux de la loi, s'entend, car autrement, il y avait belle lurette que la chose s'était produite…

Tout cela créait chez les Hasler une ambiance chargée d'électricité, et personne ne se sentait vraiment à son aise. Inconsciemment, Mabel menait une guerre d'usure infiniment subtile destinée à user son père comme la rouille use le métal. Et, comme le père Hasler n'était pas d'acier, il devenait évident qu'il finirait par souhaiter le mariage de sa fille, tout bonnement pour en être débarrassé.

Mabel pénétra donc dans le petit logement du premier étage que les Hasler occupaient depuis leur mariage. Elle embrassa sa mère, ignora son père, se dirigea sans un mot vers sa chambre. Cela faisait partie de sa guerre d'usure et, même si elle se sentait joyeuse, elle s'arrangeait toujours pour afficher une mine désespérée.

Quand elle eut refermé sa porte, le père Hasler grogna :

— Elle est malade ?

— Tu sais bien que non, lui dit sa femme avec acidité, mais si ça continue comme cela, elle le deviendra certainement.

— Si quoi continue comme cela ?

— Cette histoire avec Albert Van Loop…

— Ne me parle pas de lui !

— Tu vois !

Ils commencèrent à se disputer à voix basse mais Mabel entendait tout de même ce qu'ils disaient. Elle soupira, se déshabilla et enfila une robe de chambre. Habituellement, le vendredi soir, elle sortait avec Albert. Dans le plus grand secret, bien sûr, et en profitant de la complaisance d'une camarade de travail pour prétexter passer la soirée en sa compagnie. Une comédie ridicule, car elle savait que son père n'était pas dupe, mais cela faisait aussi partie de la guerre froide que tous deux se livraient. Aucune psychologie là-dedans. Simplement un entêtement grotesque de part et d'autre…

Mabel s'assit sur le bord de son lit, ouvrit un livre qui racontait l'histoire d'un jeune couple qui tentait de se suicider à la mort-aux-rats parce que leurs parents refusaient qu'ils unissent leurs destinées… C'était passionnant !

Elle en était à la page 55, et personne n'était encore mort, lorsqu'elle commença à se sentir mal. Sueur froide, picotements dans le bras, perte de conscience, etc. Puis le retour à la lucidité. Une sensation grisante de puissance, de vitalité, un besoin pressant de manger, de boire…

— Tu viens à table, Mab ?

— Ouais, m'man !

Elle abandonna son livre qu'elle trouvait brusquement idiot, se rendit dans la salle à manger. Son père mangeait déjà, le nez dans son potage, un œil braqué sur le journal qui reposait auprès de son assiette. Mabel s'assit, mangea rapidement, reprit du potage, but coup sur coup trois verres d'eau. Tout cela avec gloutonnerie, sans marquer un instant de répit.

— Alors ! lâcha sa mère qui l'observait. On dirait que tu n'as plus mangé depuis huit jours !

Mabel ne répondit pas, se servit en viande, en légumes, si généreusement que son père, pourtant décidé à ne pas lui parler le premier, commenta :

— Tu penses un peu aux autres ?

Mabel ne lui accorda pas un regard, continua à mastiquer férocement, comme si sa vie dépendait uniquement de la quantité de nourriture qu'elle pourrait absorber. Le père Hasler serra les poings. La colère le gagnait, et il luttait déjà pour ne point faire d'éclat. Les choses allaient mal, entre Mabel et lui, et il ne désirait pas les aggraver…

— Ta ligne, Mab ?

— Je m'en balance, m'man.

Les Hasler échangèrent un regard surpris. Ils ignoraient ce qui se passait, mais sentaient que leur fille n'était pas dans son état normal. Rien que cette façon de dévorer…

— À propos d'Albert, dit tout à coup Mabel, vous allez être contents. J'ai décidé de ne plus le revoir.

Les Hasler en demeurèrent muets de saisissement.

— C'est un pauvre type, continua Mabel sans cesser de manger, et il n'arrivera jamais à rien. J'ai pas envie de passer ma vie à faire la vaisselle comme toi, m'man.

— Ce n'est pas déshonorant !

— Que tu dis ! Si tu avais épousé un homme débrouillard, tu n'en serais pas là.

— Dis donc ! explosa le père Hasler, je…

— Écrase, papa ! coupa grossièrement Mabel, toi aussi, tu es un pauvre type !

Ce n'était pas une injure, mais une constatation, si bien que le père Hasler en fut bouleversé au point de ne pouvoir articuler un mot. La fille avait toujours été assez docile. Cette subite transformation choquait son père comme si une bombe avait soudainement explosé dans la pièce.

Un silence pénible s'établit. Ce genre de silence particulier qui suit ou précède les grandes catastrophes. C'était une comparaison peut-être un peu trop forte, compte tenu du fait que rien de bien terrible ne s'était encore produit, mais l'ambiance alourdie ne laissait pas d'être inquiétante. Puis, il semblait que le caractère de Mabel n'avait pas seul subi une transformation. La jeune fille était réellement plus âgée…

— Qu'est-ce que tu as, Mab ? demanda timidement sa mère.

Elle ne savait pas pourquoi, mais elle avait peur.

Mabel cessa de manger, regarda ses parents qui frémirent. Les yeux de leur fille étaient trop brillants, presque lumineux sous l'éclairage terne que dispensait le lustre à travers son abat-jour jaune.

— Je n'ai rien, je me sens au contraire en pleine forme…

Son sourire découvrit ses dents. Elles paraissaient pointues et plus longues que d'habitude…

— Pourquoi me regardez-vous comme si j'étais une bête curieuse ? C'est énervant !

Maman Hasler s'assit, jambes coupées, souffle court, glissa un coup d'œil furtif vers son mari qui allumait une cigarette pour cacher son trouble. Quelque chose se passait. Quelque chose de terrifiant. Mais ni l'un ni l'autre ne savaient exactement d'où leur venait ce sentiment.

Mabel haussa les épaules, les regarda avec mépris, se leva.

— Je vais me coucher, vous êtes mortels ! Salut !

Elle quitta la pièce sans les embrasser, et ils entendirent claquer la serrure de sa porte. Mabel ne s'enfermait jamais à clé dans sa chambre…

Les Hasler restèrent longtemps sans bouger. Lui fumant, elle ramassant machinalement les miettes qui parsemaient la table.

C'était la première fois que cela arrivait, mais ils n'osaient ni se regarder ni se parler…

---oOo---

L'homme au cigare piqua une centaine de personnes au cours de la soirée, et tous éprouvèrent ensuite les mêmes troubles que Walter Ward et Mabel Hasler. Mais l'homme au cigare n'était pas le seul à piquer les gens, à Baltimore. Un peu partout circulaient des hommes et des femmes aux yeux morts, au teint livide, à la voix éraillée, qui se livraient à la même mystérieuse opération.

Vers quatre heures du matin, alors que Baltimore dormait, le nombre des personnes piquées s'élevait exactement à 3 852. En une seule soirée, c'était beaucoup.

---oOo---

Albert Van Loop attendit Mabel jusqu'à 22 heures, puis s'en alla tout seul au cinéma. Pendant le film, il pensa sans cesse à la jeune fille. Il ne lui en voulait pas. C'était évidemment son crétin de paternel qui l'avait empêchée de sortir !

À la sortie du cinéma, Albert monta dans sa voiture et revint dans la rue où habitaient les Hasler. Il ramassa quelques petits graviers, les lança adroitement contre les vitres de la chambre où dormait Mabel. Il insista vainement pendant plus de vingt minutes, décida brusquement d'aller voir de plus près ce qui se passait.

Albert Van Loop était grand, costaud et souple. Il s'accrocha à la gouttière, commença son escalade. Rapidement, il atteignit le premier étage, la fenêtre qui l'intéressait, glissa un coup d'œil dans la chambre. Les rideaux étaient tirés, mais par une fente, Albert apercevait le lit, grâce à la lampe de chevet qui était encore allumée, et Mabel endormie dans une étrange position.

Albert pianota contre la vitre, siffla doucement entre ses dents, mais Mabel ne bougea point. Albert ne l'apercevait que de dos, se demandait comment elle pouvait trouver le repos dans cette position. Elle lui avait bien dit qu'elle dormait parfois en chien de fusil, mais il n'aurait jamais imaginé qu'elle pouvait se replier à ce point sur elle-même ! Il est vrai qu'il n'y voyait pas très bien. Puis la vitre devait avoir des défauts, car il avait l'impression que les jambes de Mabel étaient couvertes de poils noirs et frisés !

Ce qui était naturellement complètement invraisemblable…

Albert allait recommencer à pianoter lorsqu'il vit venir le phare rotatif d'une voiture de police. Il redescendit en vitesse, monta dans sa bagnole et démarra sur les chapeaux de roues.

Demain, vers neuf ou dix heures, il viendrait parler au père Hasler. Cela ne pouvait pas durer !

---oOo---

À New York, c'est-à-dire à une heure de vol de Baltimore, un homme se tournait et se retournait dans son lit sans parvenir à trouver le sommeil.

Cet homme se nommait Reginald Smith Beffort, appartenait au F.B.I., mais était avant tout l'époux de Mie Azusa et le père du petit Bob, tous deux enlevés depuis près de cinq mois par la sinistre M^me^ Atomos(1).

En février de cette même année, M^me^ Atomos avait accompli une partie de sa vengeance en enlevant Mie et Bob, et avait prévenu Smith que si, avant six mois, l'armée américaine n'avait pas quitté le Sud-Vietnam et si les États-Unis n'avaient pas cédé la Californie, le Nevada et l'Arizona à elle, M^me^ Atomos, Mie et Bob seraient transformés en serviteurs de l'Organisation Atomos !

C'était évidemment un impossible marché, une idée qui n'avait pu prendre naissance que dans un cerveau malade. M^me^ Atomos perdait la raison, mais comme la folie se confond souvent avec le génie, elle était sûrement capable de mettre ses menaces à exécution.

On était en juillet. Il ne restait que quelques semaines à Smith Beffort, Alan Soblen, Yosho Akamatsu et toutes les forces du F.B.I. et de l'organisation « Dragon Vert » pour découvrir l'endroit où Mie et Bob étaient prisonniers.

Les recherches se poursuivaient jour et nuit depuis février. On avait en vain tenté de localiser l'île Atomia, probablement située au large d'Honolulu. On avait suivi toutes les pistes qui se présentaient, arrêté pour vérification d'identité et de situation des centaines d'hommes et de femmes d'origine asiatique. Beffort et ses amis avaient sillonné les États-Unis, même effectué un bref voyage au Japon, questionné des milliers d'Américains, compulsé des tonnes de rapports de police sans obtenir le moindre résultat.

M^me^ Atomos et sa redoutable organisation paraissaient s'être volatilisées…

Plus un attentat, plus un crime ! Dans le silence, M^me^ Atomos attendait que les six mois se fussent écoulés pour se manifester, surveillait certainement avec ironie les efforts négatifs et dérisoires des hommes lancés à sa recherche.

Smith Beffort avait terriblement changé, n'était plus que l'ombre de lui-même, commençait à sombrer dans le désespoir. Il ne se nourrissait plus, ne dormait plus, passait son temps à épier les dépêches de presse, les téléscripteurs du F.B.I. Dès qu'un incident anormal était signalé, il se rendait sur place, ouvrait une enquête en compagnie de Soblen et Akamatsu, mais jusqu'alors, tout cela avait été fait en pure perte.

De son côté, Akamatsu se faisait un sang d'encre. Il aimait bien Beffort, sa femme et son fils, mais, comme M^me^ Atomos était japonaise, avait un peu la sensation que sa propre responsabilité était engagée dans cette affaire. Puis, en février, aux abords du cottage où les serviteurs de M^me^ Atomos avaient enlevé Mie et Bob après avoir paralysé les G'men chargés de les protéger, Akamatsu s'était lamentablement laissé abuser.

Cela, l'homme de la Tokkoka ne l'avait pas digéré, et il s'était juré de prendre une éclatante revanche dès que l'occasion lui en serait donnée. Seulement, il n'y avait pas d'occasion, et Akamatsu comprenait que si M^me^ Atomos restait terrée, Mie et Bob seraient irrémédiablement condamnés.

Il ne dormait guère plus que Beffort, surveillait également les dépêches, les téléscripteurs…

Quelques semaines avant l'échéance fatale !

Les chirurgiens de l'île Atomia opéreraient Mie et Bob et leur placeraient dans le crâne un cerveau-moteur soumis aux ordres du Grand Cerveau. Perspective horrible !

Akamatsu se retourna dans son lit, la sueur au front, tandis qu'à deux blocs de là, Beffort en faisait autant.

L'angoisse régnait dans l'équipe anti-Atomos, et personne ne se doutait encore qu'à Baltimore l'ennemie des États-Unis préparait une fracassante rentrée destinée, sans doute, à influencer la décision des Américains.

M^me^ Atomos voulait la Californie, le Nevada, l'Arizona. Pour atteindre son objectif, elle était décidée à frapper un grand coup…

CHAPITRE III

Un soleil éclatant salua ce samedi 16 juillet. Le ciel était bleu jusqu'à l'infini et au premier bulletin du matin, la météo venait d'annoncer que le week-end serait beau et chaud sur l'ensemble de la côte Est.

Dès l'aube, ceux que la crainte du mauvais temps avait empêchés de partir la veille sautèrent dans leur voiture et gagnèrent la campagne avoisinante ou les plages de Curtis Bay ou d'Ocean City, dans la baie de Chesapeake.

Cela fit beaucoup de remue-ménage entre six et neuf heures, puis Baltimore retomba dans la douce somnolence habituelle des samedis d'été. Évidemment, une certaine activité régnait du côté du port et du centre industriel, mais dans le quartier périphérique où se dressait la maison des Ward, on n'entendait que les chants des oiseaux batifolant dans les arbres.

Mary Ward était debout depuis longtemps. Elle avait assez mal dormi car la courte dispute qu'elle et Walter avaient eue la veille la tracassait. En s'éveillant, elle s'était promis de parler tout de suite à son mari. Puis, après avoir écouté à sa porte et entendu ses ronflements sonores, elle avait pensé que cela n'était pas si urgent et qu'elle risquait de mettre Walter de mauvaise humeur en le tirant d'un sommeil qu'elle espérait réparateur.

Dans la cuisine, elle déjeuna, laissa du café au chaud à l'intention de Walter et alla faire un petit tour dans le jardin. Cette petite promenade matinale était l'un des plaisirs qu'affectionnait Mary. L'herbe était encore couverte de rosée et un remugle puissant se dégageait de la terre, des arbres, des plantes. Mary passa loin de la chaise longue et trouva brusquement la pipe de son mari. Elle était brisée.

La gorge serrée, Mary la ramassa et la glissa dans la poche de sa robe de chambre. Walter tenait énormément à cette pipe qu'elle lui avait offerte pour son quarantième anniversaire. Il l'avait jetée, cela était évident. Soucieuse, la femme revint dans la cuisine.

Soudain, le soleil lui paraissait pâle, le jardin moins beau, et le chant des oiseaux l'énervait. Walter avait jeté sa pipe…

Elle se secoua au bout d'un instant. Pam et Georges arriveraient vers dix heures et elle avait encore une foule de choses à faire. Elle mit la radio en sourdine, brancha son aspirateur (Ce qui fit qu'elle n'entendit plus du tout la radio.) et commença son ménage, l'esprit ailleurs. Si Walter avait fait cela (Elle songeait toujours à la pipe.) c'était parce qu'il était sérieusement malade. Or, Walter n'avait jamais été malade. En tout cas, pas au point de casser sa pipe…

C'est fou, ce qu'une femme peut réfléchir en faisant son ménage, et Mary s'imagina une quantité de raisons ayant pu pousser Walter à provoquer la discussion de la veille. Ainsi, il avait exprimé des doutes en ce qui concernait Pam ! Puis il avait dit que Georges était un imbécile, puis il avait mangé et bu plus qu'un homme comme lui ne peut supporter…

Mary se demanda si Walter n'avait pas une liaison. Il était encore bel homme, et la secrétaire qui travaillait en face de lui à la banque n'était pas mal du tout. Non, c'était une idée ridicule ! Walter devait être souffrant, voilà l'explication.

Mary entendit une voiture s'arrêter devant la grille, regarda par la fenêtre, vit Pam et Georges qui arrivaient avec des paquets plein les bras. Mon Dieu ! À force de réfléchir idiotement et d'imaginer des choses invraisemblables, elle avait laissé tourner l'heure !

— Bonjour, maman !

Pam entrait, souriante et très jolie dans une robe d'été rose qui faisait ressortir sa peau brune, puis Georges entra à son tour. Ils formaient un beau couple, et ils étaient heureux.

— Tu es encore en robe de chambre ! s'étonna Pam.

— Je me suis réveillée tard. Excusez-moi, Georges.

— Ce n'est rien, fit aimablement Georges. Walter n'est pas là ? Je lui ai apporté du tabac.

Mary se força à sourire.

— Il n'est pas levé, dit-elle gaiement. Nous avons regardé un film à la télé… Écoutez, mettez-vous à votre aise dans le jardin pendant que je me

prépare. Je n'en ai pas pour longtemps, et nous irons tous réveiller Walter…

Elle quitta la cuisine. Pam et Georges s'embrassèrent et se rendirent dans le jardin. Ils se tenaient par la taille. Pam leva les yeux sur son mari et chuchota :

— Tu crois vraiment qu'il faut déjà les mettre au courant de ce qui nous arrive ?

Georges eut un rire.

— Bien sûr ! Ils vont être contents d'être bientôt grand-père et grand-mère !

— J'ai un peu honte ! avoua Pam en rougissant.

— Honte ! s'insurgea Georges. Tu devrais être honteuse d'avoir honte ! Moi, je suis fier, très fier !

— Ce sont mes parents…

— Justement, ils savent ce que c'est. Pour t'avoir, tu te figures peut-être qu'ils ont employé un procédé différent ?

Pam se mit à rire et Georges l'attira sur la chaise longue et se mit à l'embrasser sous l'œil indiscret de M. Kersten, le voisin, qui regardait par-dessus la haie.

Pendant ce temps, Mary bâclait sa toilette, montait dans sa chambre et enfilait une robe.

Elle devait préparer le repas, faire une crème au chocolat… Du coup, ses soucis prenaient une nouvelle tournure et Walter, sa pipe brisée et la dispute de la veille passaient au second plan.

Elle ferma sa porte, frappa à celle de son mari en criant :

— Lève-toi, Walter. Il est presque onze heures !

Sans attendre de réponse, elle descendit, commença de remuer ses casseroles, sortit la viande du frigo. Pam apparut, demanda si elle pouvait l'aider.

— Va plutôt réveiller ton père, bougonna Mary, il n'est pas dans son assiette, en ce moment !

— Papa ?

— Hier soir, nous nous sommes disputés. Il a été très grossier, puis il a cassé sa pipe et s'est endormi dans le jardin. Je t'assure que ce n'était pas drôle. S'il continue comme ça, je demanderai le divorce…

Pam sourit.

— Papa est un type épatant. Tu auras du mal à en retrouver un autre comme lui.

Mary sourit à son tour.

— Va lui dire que s'il ne se lève pas, je suis décidée à divorcer ! plaisanta-t-elle.

— Laisse-le dormir, plaida Pam, j'ai à te parler.

Son ton alerta Mary. Elle posa son couteau à légumes, dévisagea sa fille d'un œil inquisiteur, fit la moue.

— C'est sérieux, Pam ?

— Très sérieux, maman.

Mary mit ses mains sur ses hanches, demanda calmement :

— As-tu vu un médecin ?

Surprise, Pam rougit violemment, fit signe que oui, de la tête.

— Bien, approuva Mary. C'est pour quand ?

— Décembre…

— Georges sait ?

— Oui, il est fou de joie.

Mary s'avança, embrassa Pam.

— Je suis contente, dit-elle simplement. Incongrûment, Pam se mit à pleurer. Mary lui tapota le dos.

— Ce n'est vraiment pas le moment ! reprocha-t-elle. Moi, quand j'ai su que tu allais venir au monde, je n'ai pas cessé de chanter pendant huit jours ! Mon Dieu ! Il faut que ton père sache le plus vite possible. Tiens, prends ce tablier et termine d'éplucher…

Elle ôta fébrilement son tablier, le jeta à Pam, monta l'escalier à toute allure en criant :

— Walter ! Walter !

En bas, Pam éclata de rire et Georges quitta la chaise longue pour voir ce qui se passait.

— Walter ! cria Mary dans le couloir du premier étage. Pam attend un bébé !

Sa voix traversa le jardin, frappa l'oreille de M. Kersten qui cessa aussitôt de tailler la haie et se précipita prévenir sa femme que la fille des Ward allait être maman…

Georges entra dans la cuisine et s'enquit :

— Comment a-t-elle pris la nouvelle ?

Pam se retourna pour lui répondre, mais un hurlement horrible lui coupa la parole.

— Bon sang ! fit Georges, c'est ta mère qui…

Il y eut un autre hurlement, plus faible, puis des coups terribles firent trembler le plafond. Georges fonça vers l'escalier, grimpa les premières marches, entendit un grognement qui lui glaça le sang. Il continua cependant de monter, se figea brusquement en voyant une ombre fantastique s'allonger sur les murs tandis que les grognements se rapprochaient en même temps que retentissait un curieux martèlement. On eût dit un bruit de pattes… Georges secoua sa peur naissante, monta encore une marche, ne put s'empêcher de crier lorsque la bête apparut soudain sur le palier. Georges vit une toison noire, frisée, de longues dents pointues, des griffes en forme de poignard recourbé, un mufle dégoulinant de sang, tenta de fuir cette vision hallucinante. Il fit demi-tour, sentit une masse énorme s'écraser sur lui, s'écroula en perdant son sang par d'effroyables blessures.

La bête l'abandonna alors qu'il n'était déjà plus qu'un cadavre, se rua vers le rez-de-chaussée, bondit sur Pam pétrifiée qui n'eut même pas la force de hurler et s'évanouit. La bête l'égorgea, déchiqueta son corps à coups de griffes, se précipita dans le jardin ensoleillé en laissant derrière elle une large traînée sanglante.

Les Kersten, qui regardaient par-dessus la haie en se demandant ce qui provoquait tout ce vacarme, virent un animal étrange jaillir de la cuisine. Cela tenait à la fois du singe, du lion, du tigre, mais n'était rien de tous ces animaux. C'était une créature de cauchemar, une chose incroyable qui se déplaçait très vite, les babines retroussées sur des crocs formidables…

La bête vit les Kersten, fonça sur eux dans une charge sauvage et silencieuse, franchit la haie d'un bond et retomba sur le couple cloué au sol par la stupeur. Quatre secondes plus tard, les Kersten n'étaient plus que des cadavres déchiquetés et la bête s'éloignait dans la rue, tantôt galopant comme un tigre, tantôt courant comme un gorille… ou un homme.

---oOo---

À dix heures trente, Albert Van Loop sonna à la porte des Hasler. Il avait revêtu un costume neuf, s'était mentalement préparé à cette entrevue et était prêt à faire preuve de diplomatie dans la discussion qui allait l'opposer au père de Mabel.

Il sonna donc, entendit du bruit de l'autre côté du battant, et la porte s'ouvrit sur le père Hasler. Albert soupira. Il avait espéré que M^{me} Hasler viendrait ouvrir, qu'ainsi sa démarche en serait en quelque sorte facilitée…

— Bonjour, monsieur Hasler. Vous me reconnaissez ?

D’une manière inattendue, le père de Mabel sourit.

— Bien sûr que je vous reconnais ! dit-il d’un air faussement aimable. Voulez-vous entrer ?

Albert pénétra dans l’appartement. Il était soulagé. Peut-être que le père Hasler était de bon poil ?

— Asseyez-vous, jeune homme.

— Merci, fit Albert en restant debout. Je suis venu vous parler de Mabel…

Le père Hasler leva une main et dit :

— Je sais, mais asseyez-vous. Vous allez sûrement avoir les jambes coupées quand j’aurai dit ce que j’ai à dire. Les femmes sont changeantes, mon vieux. Vous êtes encore trop jeune pour le savoir… Une goutte de café ?

Albert était mal à l’aise. Le père Hasler était amical, mais de cette amitié un peu condescendante que l’on éprouve pour ceux que l’on prend en pitié. Le père Hasler prit deux tasses, servit le café, s’assit et attaqua :

— Voilà : nous savons que vous et Mabel aviez l’intention de vous marier…

— Nous l’avons toujours, coupa Albert.

C’est même pour vous parler de cela que je suis venu ce matin.

— Trop tard ! Mabel a changé d’idée.

Blême, Albert se leva.

— Maintenant, dit-il, je comprends pourquoi vous êtes si aimable ! Vous profitez de l’absence de Mabel pour me faire croire qu’elle ne m’aime plus, n’est-ce pas ?

M^me^ Hasler pénétra dans la pièce et dit :

— C’est la vérité, monsieur Van Loop. Mabel nous a appris hier soir qu’elle ne désirait plus vous épouser.

— Bien mieux, surenchérit le père Hasler qui était visiblement très content, elle ne veut plus vous voir. Plus du tout !

— C’est faux ! Hier matin, elle…

— Taisez-vous ! lâcha sèchement le père Hasler. Vous êtes ici chez moi et je ne vous permets pas de me traiter de menteur. Mabel ne veut plus de vous, c’est son droit. Personne n’y peut rien !

Albert secoua la tête.

— Qu’elle me le dise elle-même ! gronda-t-il. Je ne partirai pas d’ici avant, monsieur Hasler !

Le père Hasler hésita. Le jeune Van Loop était costaud, décidé. Il pouvait très bien lui casser la figure.

— C'est bon, concéda-t-il. Après tout, elle vous doit une explication…

Puis, tourné vers sa femme, il intima :

— Va la réveiller.

— C'est ridicule ! Elle entend de sa chambre tout ce qui se passe dans cette pièce. Si elle n'a pas ouvert sa porte, c'est parce qu'elle ne désire pas s'expliquer…

— Va la réveiller ! Si elle a quelque chose à reprocher à ce garçon, qu'elle le dise !

Paradoxalement, il commençait à prendre le parti du jeune Van Loop. Une espèce de solidarité entre hommes…

— Merci, monsieur Hasler, fit Albert. J'étais certain que je ne viendrais pas vous voir en vain.

M^me^ Hasler tourna les talons. Elle ne comprendrait jamais rien aux hommes ! Elle passa dans l'étroit couloir, frappa doucement à la porte et dit :

— Il faut que tu viennes, Mab. M. Van Loop veut absolument te parler…

Elle entendit un reniflement, s'imagina que sa fille pleurait et en fut bouleversée.

— Ouvre, Mab. C'est un mauvais moment à passer, va…

— Alors ! s'impatienta le père. Elle vient, oui ?

— Elle n'ouvre pas… et sa porte est fermée au verrou.

Le père Hasler s'empourpra. Il ouvrit un tiroir, s'empara d'une clé, marcha résolument vers la chambre de sa fille.

— Ôte-toi de là !

Il repoussa sa femme, introduisit la clé dans la serrure, la manœuvra et repoussa sèchement le battant. Instantanément, une forme sombre jaillit de la pénombre en grondant, sauta à la gorge du père Hasler qui s'effondra en pissant le sang. M^me^ Hasler hurla, s'abattit à son tour sous les coups de griffes et les morsures mortelles tandis que le sang éclaboussait les murs, le plafond…

Albert Van Loop pivota, se trouva face à une bête horrible, au mufle hideux barbouillé de sang. Il tenta de se défendre, fut vite réduit à l'impuissance par les griffes tranchantes comme des rasoirs, s'écroula la gorge béante. Après quoi la bête fonça sur la porte qu'elle pulvérisa et dévala l'escalier en trombe…

CHAPITRE IV

Le nombre de personnes piquées la veille par l'homme au cigare et ses acolytes s'élevait à 3 852, y compris Walter Ward et Mabel Hasler. Sur Baltimore et sa proche banlieue, autant de monstres s'éveillèrent donc entre dix et onze heures du matin, si bien qu'avant midi, le nombre des victimes était déjà stupéfiant, puisque les monstres ne vivaient généralement pas seuls.

Quinze mille quatre cent huit innocents (le nombre de monstres multiplié par quatre) furent égorgés et taillés en pièces presque simultanément sans que l'alerte générale en soit donnée pour autant. Les drames se déroulèrent en vase clos dans la plupart des cas. Les voisins entendirent des cris, restèrent neutres, croyant qu'il s'agissait d'une querelle de famille, et ceux qui furent témoins (comme les Kersten, par exemple) le payèrent aussitôt de leur vie.

Sur le moment, les monstres purent tous profiter d'un laps de temps considérable pour quitter les lieux de leur forfait. Ceux qui les rencontrèrent dans les rues les prirent souvent pour de gros chiens, en gardèrent néanmoins un souvenir pénible, une sensation de malaise imprécis. Mais la vision était trop fugitive pour provoquer une vraie peur.

Un animal bizarre apparaissait, passait comme un trait, disparaissait silencieusement sans même avoir montré les crocs. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat !

Vers midi, les appels téléphoniques affluèrent au commissariat central, dans les postes de quartier, et la police entra dans le jeu sanglant que venait d'inventer M^{me} Atomos. On découvrit les cadavres, on constata que dans chaque famille il manquait quelqu'un et on le rechercha vainement. Comme

ces disparitions avaient un côté suspect, les policiers en conclurent naturellement que les absents étaient coupables. C'était logique mais invraisemblable !

Comment expliquer que 3 852 habitants de Baltimore aient subitement perdu la raison au point d'égorger leurs proches ?

Les policiers ne savaient que penser, mais les agences de presse n'y allèrent pas par quatre chemins. À 13 h 30, un flash tomba de tous les téléscripteurs des États-Unis : Folie collective à Baltimore ! Plus de quinze mille morts ! Quatre mille tueurs en fuite ! La panique règne dans le Maryland !

Exactement la nouvelle qu'attendait Smith Beffort…

---oOo---

À quinze heures, un avion spécial appartenant au F.B.I. se posa sur l'aéroport international de Friendship, situé à seize kilomètres au sud-ouest de Baltimore. Smith Beffort, Yosho Akamatsu et le docteur Alan Soblen en descendirent. Ils furent immédiatement pris en charge par William Jewell, directeur du F.B.I. local, qui les conduisit en ville.

Dans son bureau, sis au deuxième étage du bâtiment fédéral, William Jewell donna les détails de l'affaire à ses hôtes, puis reconnut avec gêne que l'enquête était au point mort.

— Okay, fit Beffort. Reprenons depuis le début : primo, les victimes sont toutes mortes à la suite des mêmes blessures, entre dix et onze heures. Secundo, dans chaque cas, un membre de la famille a disparu sans laisser de traces. Tertio, malgré les efforts de la police, ces coupables en puissance demeurent introuvables !

Il fixa Jewell droit dans les yeux et demanda :

— Votre rapport avance avec timidité que les blessures présentent un caractère anormal. Qu'entendez-vous par-là ?

Jewell se frotta le nez avec embarras.

— C'est grotesque, dit-il, mais on dirait que tous ces pauvres gens ont été réduits en bouillie par… un fauve ! Je sais que c'est impossible. Cependant, mes gars ont relevé des traces sanglantes un peu partout. Elles ressemblent à des empreintes de pattes…

Il ouvrit un tiroir, en tira une grande photographie.

— Regardez, monsieur Beffort.

Smith examina la photo. Elle représentait un carrelage de cuisine maculé de sang. Six empreintes partaient d'une large flaque, s'étendaient jusqu'à une porte ouverte sur un jardin.

— C'est la maison des Ward, expliqua Jewell. Dans cette pièce, nous avons découvert le corps horriblement mutilé de Pam, la fille des Ward. Les empreintes que vous voyez là partaient du premier étage, exactement devant la porte de la chambre qu'occupait Walter Ward actuellement en fuite, à l'endroit précis où Mary Ward fut égorgée. Dans l'escalier gisait le cadavre de Georges, mari de Pam. Dans le jardin de la maison voisine, encore deux cadavres. Ceux des Kersten qui ont vraisemblablement assisté à la tuerie…

— Un instant ! coupa Beffort. Restons-en aux empreintes. Que pensez-vous de cela, doc ?

Soblen fit la moue.

— Difficile à dire, Smith. Pattes de singe, griffes de tigre, c'est tout ce que je vois. La photo n'est pas suffisante pour se prononcer avec certitude. Il faudrait un plâtre…

— Pas d'importance pour l'instant, coupa Beffort qui suivait son idée. Nous savons qu'un animal inconnu était chez les Ward au moment du drame. Jewell, vos hommes ont-ils relevé des traces semblables chez les autres victimes ?

— C'est ce que j'allais vous dire. Voici un jeu de photographies. Il y en a une centaine, mais nous en aurons 3 852 ce soir. Voyez, partout l'on retrouve cette même empreinte…

— Tailles différentes, murmura Soblen.

Akamatsu croisa les bras, regarda Beffort.

— Je crois que M^me^ Atomos vient de sortir de son silence, Smith.

— Pardon ? fit Jewell, interloqué.

Beffort alluma une cigarette, tendit son paquet à Jewell et Akamatsu, souffla la fumée avec force. Il attendait cet instant depuis des mois, se sentait revivre.

— Allez-y, Yosho, invita-t-il, dites à Jewell ce que nous pensons de cette affaire.

Akamatsu se leva, glissa ses mains dans ses poches et se mit à marcher à travers la pièce.

— Sans preuve, attaqua-t-il, il est évident que nos suppositions relèvent du domaine de la plus haute fantaisie. Mais il faut admettre que, connaissant les méthodes de M^me^ Atomos comme nous les connaissons, rien

ne peut être trop fantastique ! À mon avis, M^me^ Atomos vient de lancer une nouvelle attaque contre les États-Unis et, plus précisément, contre le Maryland, en utilisant un procédé absolument nouveau et invraisemblable ! Ne cherchez plus vos suspects, Jewell, ils sont morts !

— Morts ?

— C'est tout comme, assura froidement le Japonais. M^me^ Atomos les a transformés en monstres !

Jewell blêmit.

— Voulez-vous dire que tous ces gens qui ont disparu seraient les possesseurs des empreintes ?

Il était sidéré, ne le cachait pas et observait Akamatsu en se demandant s'il n'était pas en présence d'un doux dément.

— Écoutez, Jewell, intervint Beffort. Il faut regarder les choses en face. Dans chaque famille, un membre a été épargné et demeure introuvable. Cela représente, nous l'avons déjà dit, 3 852 personnes, hommes, femmes ou enfants. Comment pouvez-vous expliquer que tous aient eu en même temps l'idée de quitter leur foyer ?

— Je ne l'explique pas, se défendit Jewell, mais, à votre tour, pouvez-vous me dire pourquoi aucun témoin n'a vu les… monstres en question ?

— Nous n'en savons rien. Jusqu'alors, votre enquête n'a pas été dirigée en ce sens. Vous recherchiez des hommes et des femmes pour les interroger au sujet des meurtres. Maintenant, il faudra traquer des animaux ! Donnez des ordres pour que la ville soit quadrillée d'hommes en armes et faites fouiller les caves, les jardins, les greniers…

— C'est une battue ! gémit Jewell.

— Exactement. Et prévenez vos gars que cela n'a rien à voir avec la chasse à l'escargot ! Qu'ils gardent l'index sur la détente s'ils veulent éviter d'être réduits en charpie…

---oOo---

À 19 heures, Baltimore était pratiquement en état de siège. À chaque coin de rue, à chaque carrefour et au sommet des principaux édifices, il y avait un homme armé d'un fusil. Des voitures de police et des jeeps de l'armée sillonnaient la ville en tous sens, tandis que la population était avisée par radio et affichage public que l'on recherchait « des fauves très dangereux pouvant avoir l'apparence de singes ou de gros chiens ».

Vingt minutes plus tard, des dizaines de personnes se présentèrent dans les commissariats et déclarèrent avoir aperçu un animal dont le signalement correspondait à celui donné par les autorités. Seulement, le passage de la bête remontait à plusieurs heures, et nul n'était capable de dire la direction qu'elle avait prise ni ce qu'elle était devenue…

Comme Jewell l'avait ordonné, des patrouilles fouillèrent les caves, les greniers, les jardins et, en bref, tous les endroits où un animal pouvait chercher refuge, mais cela en pure perte.

Lorsque la nuit tomba, personne n'avait vu « le monstre », mais plusieurs malheureux chiens que l'on avait considérés comme tels étaient morts à la suite de cette méprise.

Les piquets de garde restèrent en place, les patrouilles continuèrent de sillonner les rues, mais les habitants de Baltimore s'enfermèrent chez eux et suivirent le déroulement des opérations par le truchement de la télé.

Sur le port, un homme en riait encore. Il se nommait Finke, était docker de son état et ne croyait pas à toutes les sornettes que débitaient la télé, la radio et les journaux.

Pour l'heure, Finke roulait une cigarette. Il était assis au bout de la jetée, humait l'air frais du soir en regardant l'eau calme qui clapotait doucement. Il avait travaillé toute la journée au déchargement d'un cargo brésilien, goûtait énormément cet instant de repos. Dans un moment, il regagnerait sa piaule crasseuse au dernier étage d'un immeuble crasseux situé en bordure du port et retrouverait les mauvaises odeurs de cuisine, les cris des moutards, la chaleur moite et malsaine des vieilles maisons.

Finke colla sa cigarette, ôta les brins de tabac qui dépassaient à chaque bout, frotta une allumette…

Dans la nuit, la flamme de l'allumette jeta une petite lueur orange, si bien que Finke en resta ébloui pendant quelques secondes. Il tira une ou deux bouffées, puis recouvra une vision normale. Alors, il eut l'impression que l'eau du port, qui était calme un instant auparavant, se mettait brusquement à s'agiter.

La chose était surprenante. Il n'y avait pas, un souffle de vent… Finke se mit debout, scruta l'eau sombre où se reflétaient les lumières des quais, celles des bateaux amarrés tout au long du môle. Pas de doute, la flotte bougeait !

Pêcheur, Finke imagina qu'un banc de gros poissons venait de pénétrer dans le port, puis changea d'avis lorsque plusieurs dizaines de boules

rondes et noires émergèrent. Cela ne pouvait être des poissons !

Finke ne savait pas du tout ce que c'était, fut encore plus intrigué quand les boules disparurent d'un seul coup, avec un ensemble parfait, comme répondant à un signal. Cette fois, Finke marcha jusqu'au bord de la jetée, s'accroupit, regarda l'eau comme il n'avait jamais rien regardé. À force, il en eut mal aux yeux, s'aperçut que sa cigarette s'était éteinte, frotta une autre allumette dont la lueur frappa directement la surface des flots.

Tandis que Finke tétait sa cigarette, un bras velu, armé de griffes puissantes, sortit de l'eau, agrippa Finke par les jambes, l'entraîna irrésistiblement vers les fonds glauques.

Il n'avait même pas eu le temps de crier.

---oOo---

Olsen regardait également l'eau du port. Appuyé au bastingage du Göteborg, un cargo suédois de 35.000 tonnes, il fumait une cigarette lorsque les boules rondes et noires apparurent brusquement à la surface. Olsen était un type calme. Il s'amusa de ce qu'il prenait pour une illusion d'optique, sut qu'il ne s'était pas trompé quand les boules disparurent aussi mystérieusement qu'elles étaient venues.

La mer est capricieuse, s'arrange souvent avec les nuages ou les rayons de lune pour vous montrer un tas de trucs qui n'existent pas. Olsen connaissait… Mais il se demanda si le gars solitaire, assis au bout de la jetée, ne se faisait pas des cheveux blancs. Rien que pour voir, Olsen se retourna vers la jetée au moment précis où Finke, pieds en avant, semblait se balancer à l'eau. Bovin, Olsen attendit sa remontée, puis, comme rien ne venait, il se décida à donner l'alerte.

Il gueula un bon coup, actionna la cloche, jeta une bouée et plongea à sa suite, après avoir retiré ses godasses.

Deux marins qui surgissaient sur le pont le virent enjamber le bastingage, comprirent qu'Olsen se portait au secours de quelqu'un. Sans plus d'information, ils descendirent en vitesse l'échelle du Göteborg, détachèrent le youyou et se mirent aux avirons. Très vite, ils contournèrent le cargo de la proue à la poupe en appelant Olsen qui ne répondit pas.

Maintenant, une dizaine de marins observaient la scène. Ils étaient dispersés sur les navires amarrés au môle, avaient été alertés par le son de la cloche et ignoraient absolument ce qui se passait à proximité de la jetée.

Le youyou arriva à la bouée qui partait doucement à la dérive. Les deux copains d'Olsen scrutèrent l'eau sombre où rien ne flottait, appelèrent encore, mais avec beaucoup plus d'anxiété. Olsen était bon nageur, bon plongeur. Sa subite disparition ne s'expliquait pas…

Au bout d'un instant, l'on braqua des projecteurs sur l'eau, et d'autres barques vinrent aider aux recherches, puis, comme les nouvelles vont vite dans un port, il y eut bientôt toute une foule de sauveteurs sur la jetée. Après quoi des policiers et des hommes-grenouilles arrivèrent. On ne cherchait plus qu'un cadavre, mais toute l'attention des habitués du port se trouvait axée sur l'extrémité de la jetée. Un homme était tombé à la mer. Cet homme était un marin. Tant qu'on ne l'aurait pas remonté, tout le reste passerait au second plan.

Et, au second plan, il se passait effectivement quelque chose.

Cela se situait vers les docks, dans une large zone d'ombre s'étendant du quai Sud aux premiers hangars. Si un observateur s'était trouvé là, il aurait vu avec stupeur des dizaines et des dizaines de silhouettes velues sortir de l'eau à l'angle du quai Sud, puis se diriger avec une rapidité surprenante vers les hangars.

Mais nul observateur ne se trouvait dans ce secteur, et les monstres de M^{me} Atomos, noirs dans les ténèbres du quartier des docks, purent aisément se faufiler entre les caisses, les piles de planches et les tas de charbon sans être vus.

À la limite des docks, ils se dispersèrent par équipes de six, se répandirent silencieusement à travers la ville.

Une large et longue traînée humide, qui allait d'ailleurs en se rétrécissant, marquait le chemin qu'ils avaient emprunté et, surtout, révélait que les monstres pouvaient vivre sous l'eau pendant un laps de temps assez long. Mais personne ne vit cette traînée révélatrice. On cherchait toujours Olsen…

CHAPITRE V

Habituellement, Baltimore est une ville très animée le samedi soir, mais, ce soir-là, elle avait toutes les apparences d'une cité évacuée, et une atmosphère lourde régnait sur ses rues vides.

Les cafés avaient fermé plus tôt, les cinémas ne fonctionnaient qu'à un pourcentage réduit et les transports publics circulaient pratiquement à vide sous la surveillance de la police.

On agissait suivant les consignes données par les autorités. On se calfeutrait chez soi, on épiait sa rue du haut de sa fenêtre mais, finalement, on ne prenait pas tellement la menace au sérieux. À l'époque de l'atome, des fusées, à la veille du jour qui verrait les Terriens prendre pied sur la lune, on ne pouvait pas croire à cette histoire de monstres… Certes, il y avait eu des morts, des empreintes inquiétantes, une déclaration télévisée de William Jewell, directeur du F.B.I. local, qui ne passait pas pour être un farfelu. Il y avait d'importantes forces de police et plusieurs compagnies de fantassins veillant sur la ville. On parlait de Baltimore sur tout le territoire des États-Unis, mais l'homme est ainsi fait qu'il ne croit que ce qu'il voit…

Or nul ne pouvait se vanter d'avoir vu un monstre.

C'était à peu près ce que pensaient un groupe de cinq fantassins en faction à la sortie des docks. Le coin était plutôt lugubre avec ses bâtiments métalliques, ses rails luisants entre les pavés disjoints et ses grues immobiles semblables à de grands oiseaux figés sur une patte.

— Mince de bled ! fit le caporal Colucci en changeant son fusil d'épaule. Dire qu'il y a des mecs qui triment toute leur vie dans ce décor !

Il cracha pour marquer son dégoût. Colucci venait du Texas, avait la sensation d'être prisonnier dès qu'il évoluait dans une ville de plus de cinq

mille habitants.

— À l'heure qu'il est, continua-t-il, je devrais être dans le train…

On lui avait fait sauter sa permission et il était plein de rancœur.

— Quelque chose vient de bouger là-bas, dit brusquement John Swilly.

— Ferme-la, Swilly, grommela Colucci. Si on t'avait écouté, on aurait déjà fusillé tous les chats du quartier !

Les autres rigolèrent et Swilly se contenta de redresser le canon de son arme. Il était peut-être trop nerveux, mais, cette fois, il avait la certitude de ne pas s'être trompé. Vers les hangars, plusieurs ombres venaient de changer de place…

— Tout ça pourquoi ? demanda Colucci à la cantonade.

— Ça bouge encore ! prévint Swilly, tendu.

— Oh ! Écrase, papa ! lâcha le gros Stowe qui avait des yeux bleus de baigneur en celluloïd. On est ici pour tirer sur des monstres. Quand tu en verras un, fais-nous signe ! En attendant, baisse ton flingue. Si le pitaine se pointe, tu pourrais le canarder. Il a une vraie g… de gargouille…

Il s'interrompit net, braqua son fusil vers les hangars.

— Parole ! souffla-t-il, Swilly a raison ! Je viens de voir passer quelque chose dans cette allée…

Colucci et les deux autres fantassins regardèrent dans la direction qu'indiquait Stowe, ne virent que la longue allée ténébreuse qui coupait les hangars avant de virer vers les quais de déchargement. De cinquante en cinquante mètres, il y avait un réverbère, et la succession des halos blêmes formait une double guirlande qui se fondait finalement en un trait lumineux que la courbe avalait. Entre les réverbères subsistaient de larges zones sombres, curieusement mouvantes, dans lesquelles on pouvait facilement voir des silhouettes inquiétantes, à condition d'être imaginatif.

Or le caporal Colucci n'était pas imaginatif.

— Mettez-la en veilleuse, les gars, conseilla-t-il, nous n'avons plus que deux heures à tirer avant la relève, et c'est pas le moment de jouer aux c… !

Si l'un de ses hommes ouvrait le feu à tort et à travers, toutes les patrouilles motorisées du secteur radinaient en vitesse. C'était une chose que Colucci désirait éviter. Dans l'armée, il faut passer inaperçu pour être peinard…

— Parole ! répéta Stowe, j'ai vu un truc bouger !

Lui et Swilly avaient l'index sur la détente, conservaient un visage fermé qui impressionnait désagréablement leurs deux copains. Colucci se rendit

compte que l'ambiance venait de changer, grimaça.

— Vous me faites rigoler ! Voilà quatre types solides et armés jusqu'aux dents qui se mettent à avoir les chocottes parce que des ombres bougent entre les hangars ! Bon Dieu ! Si vous aviez été à Corregidor…

— Tu y étais ? fit Stowe.

— Non, mais…

— Chut ! siffla Swilly que l'énervement gagnait de plus en plus, maintenant, je suis sûr qu'il y a du monde derrière les bâtiments !

— Du monde ? demanda Colucci, méfiant. Swilly ne répondit pas. Il avait dit « du monde » machinalement, mais ne savait pas au juste de quoi il s'agissait. En fait, et malgré ses récentes affirmations, si Stowe n'avait pas également déclaré avoir vu quelque chose, il se serait sans doute persuadé qu'il n'y avait rien !

Tout cela était trop fugitif. C'était comme des traits plus sombres que la nuit qui traversaient l'allée de manière fugace, au ras du sol…

— Du monde, commenta Stowe avec hésitation, c'est beaucoup dire, pas vrai, Swilly ?

— J'en ai marre de vos c…ies ! explosa soudain le caporal Colucci. Me faut deux volontaires ! Z'allons aller inspecter les docks ! Alors ?

Il regardait les deux autres fantassins avec insistance, si bien que ceux-ci finirent par donner leur accord.

— Okay, fit Colucci, on y va. Toi, Stowe, tu nous couvres. Toi, Swilly, tu continues à surveiller la place.

Il s'éloigna en tenant son fusil à deux mains en travers de sa poitrine, et les deux fantassins lui emboîtèrent le pas. Au bout de trois minutes, ils atteignirent l'allée. L'un des fantassins s'écarta un peu de sa route, passa loin du réverbère et ne réapparut point. Ensuite, ce fut le tour de l'autre fantassin.

Maintenant, Colucci continuait seul. Il marchait au milieu de l'allée, entre les deux rails, très silencieux sur ses semelles caoutchoutées, et sans jamais se retourner.

— Je me demande s'il sait que les copains ne sont plus derrière lui, fit Stowe.

— Évidemment qu'il le sait, assura Swilly. Il a dit qu'il allait inspecter les docks, et c'est pas en restant dans l'allée qu'il y arrivera. Tiens ! La preuve…

Colucci venait effectivement de disparaître à son tour dans une zone d'ombre. Stowe soupira, s'appuya sur son fusil dont la crosse reposait sur un pavé, et dit :

— C'est marrant, mais depuis qu'ils inspectent les hangars, j'ai plus rien vu passer. Et toi ?

— Moi non plus…

— On s'est peut-être gouré ?

Swilly se retourna d'un bond.

— Qu'est-ce que t'as ? s'enquit Stowe.

— J'ai entendu un bruit.

— Quel genre de bruit ?

— Comme un glissement… Ça venait des voitures en stationnement, là-bas.

Au même moment, un moteur ronronna et une jeep s'amena doucement, tous phares dardés. À bord, il y avait le capitaine Lester et trois hommes.

— Comment ça va, par ici ? demanda Lester.

— Bien, répondit Stowe.

— Où est Colucci ?

— Il a été faire un tour dans les docks avec deux gars.

La jeep s'arrêta et le capitaine Lester sauta à terre. Il portait une mitraillette, un Colt dans un étui accroché à son ceinturon, et n'avait pas l'air content.

— Les ordres sont formels ! aboya-t-il. Personne ne doit quitter son poste sans alerte sérieuse ! Colucci avait-il un motif ?

Stowe était embêté.

— On a cru voir des trucs bouger dans l'allée…

— Des trucs ? ironisa Lester. Nous allons aussi regarder ça de plus près. Si je trouvais Colucci en train d'embrasser le goulot d'une bouteille de Gilbey's au lieu de faire son service…

Il s'interrompit, écouta en se tournant vers les voitures en stationnement et demanda d'un ton sévère :

— Qui se cache là-bas ?

Stowe et Swilly ne répondirent pas. Ils commençaient à trouver que Colucci et les deux autres s'y étaient pris d'une drôle de façon pour inspecter les hangars. Logiquement, ils auraient dû demeurer ensemble, bien groupés…

— Dites-moi, gronda Lester, il n'y aurait pas une histoire de filles, là-dessous ? Les docks, c'est pratique, pour ce genre de sport, hey ?

Dans la jeep, les hommes rigolèrent. Lester se tourna vers eux.

— Vos g… ! Descendez et allez faire un tour jusqu'à ces voitures !

Les trois hommes bondirent au sol, traversèrent la chaussée. Lester refit face à Stowe et Swilly.

— Mes gaillards…, attaqua-t-il.

Un hurlement retentit et plusieurs coups de feu éclatèrent derrière les voitures. Lester pivota prestement, vit une douzaine d'énormes bêtes qui se ruaient vers lui. Elles jaillissaient de l'ombre comme par magie, et leur course bondissante était d'une stupéfiante rapidité.

— Feu ! cria Lester.

Il pressa la détente de son arme, réalisa que le cran de sûreté était bloqué, paniqua brusquement en constatant que Stowe et Swilly s'empêtraient dans leurs fusils. La seconde suivante, une mâchoire d'acier lui broyait la gorge tandis que des griffes tranchantes lui ouvraient le ventre.

Stowe s'écroula également, mais Swilly tua un monstre à bout portant avant de succomber sous une autre attaque. Il battit l'air de ses bras, vit un mufle hideux, puis les phares de la jeep parurent s'envoler dans le ciel…

---oOo---

La place du quartier des docks était encombrée de jeeps et de soldats lorsque la voiture de William Jewell y arriva. Tout de suite, Beffort, Soblen et Akamatsu en descendirent et se dirigèrent vers le lieu du drame. Ils avaient été prévenus immédiatement, et le sang coulait encore entre les pavés disjoints…

Un commandant marcha à la rencontre du groupe, se présenta :

— Moss, c'est moi qui ai prévenu le central.

— Du dégât ? s'enquit Beffort en continuant d'avancer.

— Sept hommes, un caporal, un capitaine et deux civils, fit brièvement Moss. Les premiers ont été égorgés. Les civils ont été tués par balles.

Beffort stoppa.

— Voulez-vous dire que l'armée a ouvert le feu sur des civils ?

Moss eut un rictus, secoua le front.

— Je n'y comprends rien, monsieur Beffort, avoua-t-il. Il y a partout des traces de pattes et les deux civils sont complètement nus ! L'un repose auprès du soldat Swilly qui l'a visiblement tué à bout portant avant d'être

lui-même réduit en charpie. L'autre est encore derrière la file de voitures en stationnement, coincé sous le cadavre d'un fantassin…

— Montrez-moi cela, coupa Beffort tandis que Jewell venait se joindre à leur groupe.

Moss rompit le cordon que formaient les soldats, entraîna Beffort et ses amis vers la jeep du capitaine Lester dont les phares brillaient toujours. Il expliqua que trois corps, dont celui du caporal Colucci, avaient été retrouvés entre les hangars, montra les fusils inutilisés.

— Ils ont été pris par surprise. Seuls, Swilly et un autre gars ont pu tirer avant d'être égorgés. Voici le civil.

Jewell fronça les sourcils, s'approcha.

— Bon sang ! s'exclama-t-il, je jurerais que cet homme est Walter Ward ! Nu et si loin de son domicile, cela paraît impossible ! Où sont ses vêtements ?

Moss le dévisagea.

— Il était comme cela lorsque nous l'avons découvert, et il est évident que Swilly n'aurait pas ouvert le feu sur lui s'il ne l'avait menacé !

— Vous plaisantez ! Quel genre de menace un homme nu peut-il représenter ?

— Peut-être avait-il une autre forme quand Swilly l'a tué, intercala le docteur Soblen.

Tous comprirent ce à quoi il faisait allusion, et un silence pénible tomba sur le groupe. Beffort dit enfin :

— Cela est plausible. Inexplicable, mais plausible. Un homme est transformé en monstre, puis reprend sa forme primitive en mourant… Une sorte de libération.

— Stupéfiant !… lâcha Jewell.

— Oui, mais le commandant Moss a raison. Ses hommes ne pouvaient pas tirer sur des hommes nus. Ils ont essayé de se défendre lorsque les monstres ont surgi de la nuit. Leurs balles en ont touché deux. Celui-ci était Walter Ward. Il faut le transporter à l'institut médico-légal, Jewell. Doc, j'aimerais que vous l'examiniez à fond…

— J'aimerais également le faire, répondit Soblen qui pensait avoir ainsi une chance de découvrir le mystère de la fantastique mutation qu'avait subie Walter Ward.

Beffort dit alors à Moss :

— En ce qui concerne la défense de la ville, je pense que vous savez maintenant qu'il est nécessaire de prendre des dispositions plus sérieuses ?

Moss inclina le front.

— Jusqu'alors, tout cela n'était qu'une histoire à dormir debout. Les hommes ne pouvaient y croire. À présent, ils tireront sur tout ce qui bouge. Alors, arrangez-vous pour que la population reste chez elle.

Beffort opina, fit demi-tour. Pour l'instant, c'était peut-être le cadavre de Ward qui détenait la clé de l'énigme.

---oOo---

Dans les trente minutes qui suivirent, le corps encore tiède de Walter Ward fut examiné très attentivement par Soblen et quatre médecins légistes.

L'on ne trouva aucune modification organique ou squelettique, mais une piqûre récente et microscopique à l'index de la main droite. À part la blessure mortelle de la balle lâchée par le fusil de Swilly, c'était tout ce que l'enveloppe de Ward révélait. À l'autopsie, ce fut encore plus décevant. Ward n'avait absorbé aucune nourriture depuis vingt-quatre heures et son sang n'offrait pas la moindre particularité.

En désespoir de cause, les médecins et Soblen examinèrent avec autant de soin l'autre cadavre. Celui d'un homme plus jeune, nommé Kramer, tué d'une balle dans la tête.

Son cadavre n'avait rien d'étrange et Soblen commençait à désespérer lorsque l'un des médecins décela une imperceptible piqûre sur le dos de la main gauche.

Une piqûre aussi insignifiante que celle que portait Ward, mais qui établissait néanmoins un point commun entre les deux hommes. Seulement, deux exemples étaient nettement insuffisants et il fallait attendre avant de se prononcer.

Attendre que l'armée ait libéré, pour reprendre l'expression de Smith Beffort, un ou plusieurs humains transformés en monstres par M^me^ Atomos. Jusque-là, personne ne pourrait empêcher la terrible femme de faire d'autres victimes par le truchement de l'homme au cigare…

CHAPITRE VI

L'homme au cigare se trouvait précisément dans le bar de l'hôtel Emerson, à l'heure où Walter Ward subissait son examen à l'institut médico-légal. Ce dernier n'était plus qu'un cadavre, mais celui qui avait provoqué sa perte ne semblait pas être en très bonne forme.

Il n'était que 21 h 50. L'homme au cigare pouvait ressentir une certaine lassitude, car il était sur ses jambes depuis la veille. Cependant, le barman qui l'observait à la dérobée avait l'impression qu'il pouvait choir de son tabouret d'un instant à l'autre. Rarement il avait noté un tel état de fatigue chez l'un de ses clients.

L'homme au cigare (qui n'avait d'ailleurs plus de cigare) se cramponnait au bar de toutes ses forces. On sentait qu'il était seul parmi la foule, qu'il ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui. Un peu plus tôt, il avait commandé un soda d'une voix caverneuse. Son verre intact reposait devant lui et il le fixait avec une intensité dramatique, comme si le liquide coloré pouvait lui livrer la solution d'un problème extrêmement complexe.

À 21 h 55, l'homme parut émerger partiellement de sa torpeur. Il leva les yeux, dévisagea le barman et articula avec effort :

— Vous mettrez cette consommation sur ma note.

Le barman nota le prix du soda sur une feuille de calepin, demanda à son client d'y inscrire le numéro de sa chambre avec sa signature. L'homme s'empara maladroitement du stylo-bille, traça le chiffre 45 et écrivit son nom : Fraser.

Après quoi il descendit du tabouret, écarta les autres personnes qui buvaient sec, faute de pouvoir sortir en ville, et se mit lentement à gravir les marches conduisant aux étages.

Entre le bar et la première volée de marches. Fraser aurait pu facilement piquer une dizaine de clients. Or il n'y avait même pas songé. C'était, sans aucun doute, le fait le plus remarquable des dix dernières minutes.

Sur le palier du deuxième étage, Fraser titubait. Comme un homme ivre, il gagna le bout du couloir désert, stoppa face à la porte où se détachait le chiffre 45, glissa sa main dans la poche de son veston.

Maintenant, les aiguilles de sa montre marquaient 21 h 58. Ce détail n'avait pas d'importance pour les gens normaux qui buvaient au bar ou regardaient la télé chez eux. Pourtant, dans un endroit que seule M^me^ Atomos connaissait, un cerveau électronique géant s'apprêtait à se mettre automatiquement en panne. Il s'agissait du Grand Cerveau. Un appareil diabolique créé et réglé par M^me^ Atomos pour diriger les serviteurs de l'organisation Atomos équipés de cerveaux-moteurs. Une emprise impitoyable s'exerçant vingt-trois heures sur vingt-quatre… Primitivement, M^me^ Atomos avait tenté de soumettre ses serviteurs au Grand Cerveau vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais l'organisme humain ne pouvait supporter une telle pression. Pour éviter la mort prématurée de ceux qui servaient involontairement ses criminels projets, la sinistre femme avait dû instituer soixante minutes de neutralisation.

Auparavant, cette heure de neutralisation se situait le matin, entre neuf et dix heures, mais Smith Beffort en avait profité pour sauver Mie Azusa(2), et M^me^ Atomos s'était vue contrainte de modifier ses plans.

Maintenant, l'heure de neutralisation intervenait entre vingt-deux et vingt-trois heures. C'était pour cette raison que Fraser se sentait souffrant. Le Grand Cerveau l'abandonnait insensiblement après lui avoir enjoint de se mettre à l'abri dans sa chambre, mais Fraser fouillait interminablement dans sa poche sans trouver la clé qu'il avait laissée au tableau de la réception.

C'était l'instant fatal où Fraser n'était plus rien. Dans quelques minutes, il redeviendrait lui-même, hagard, presque sans souvenirs, n'osant s'adresser à quiconque de peur d'être pris pour un dément, mais en ce moment, son cerveau-moteur ne réagissait plus aux impulsions du Grand Cerveau. Et l'homme restait figé devant la porte, oubliant de seconde en seconde qu'il devait absolument s'abriter.

Une horloge voisine sonna dix fois, et Fraser s'appuya au mur, toujours debout mais complètement inconscient. Puis les minutes coulèrent…

À 22 h 04, le robot redevint un homme. Fraser eut la sensation d'émerger d'un long sommeil, se demanda ce qu'il faisait devant cette porte, dans cet immeuble inconnu. La veille, il s'était éveillé dans une chambre d'hôtel d'où il n'avait pas bougé. L'avant-veille, il était dans un train… Ne vivant réellement qu'une heure sur vingt-quatre, il ne retrouvait que des souvenirs hachés, sans aucune continuité, sans signification.

Il lutta contre l'atroce panique qui le gagnait, fit demi-tour et se planta devant l'ascenseur. Cela lui donnait une contenance, lui permettrait peut-être de faire le point.

Voyons : il se nommait Fraser, et sa femme et ses enfants l'attendaient à Kalispell (Montana). Là, il possédait un magasin d'appareils ménagers. Là, il avait bu un verre avec un client, puis il s'était évanoui. Ensuite, il se souvenait d'une table d'opération sur laquelle il était attaché. Quelqu'un qu'il ne pouvait voir lui rasait le crâne et trois chirurgiens l'observaient froidement. Il avait essayé de dire quelque chose, mais on lui avait placé un masque sur le visage et il s'était instantanément endormi.

Après quoi, rien ne s'était passé comme d'habitude.

Fraser était incapable de dire depuis combien de temps il vivait comme cela, ni ce qu'il faisait lorsque sa raison lui échappait. Il pensait vaguement qu'il avait perdu le sens des réalités, qu'on l'avait opéré du cerveau avant de l'interner et qu'il s'était évadé…

Parfois, mais seulement entre dix et onze heures du soir, il éprouvait de violents maux de tête. Sûrement à cause de la foule de questions qu'il se posait, de l'angoisse horrible qu'il ressentait… Puis, au cours de ces soixante minutes, il vivait intensément. Sa respiration était plus forte, son sang plus rapide, et il semblait que chaque cellule de son corps devenait un être vivant, indépendant, qui avait la faculté de se détacher, de lui-même pour partir en promenade dans une sorte de nouvelle dimension.

L'heure de neutralisation pendant laquelle son corps martyrisé par le Grand Cerveau sel régénérait était donc pour Fraser un affreux supplice. Et comme tous ceux qui souffrent, il ne désirait qu'une seule chose : replonger dans le néant.

En attendant, il lui fallait quand même vivre les minutes suivantes.

Fraser consulta sa montre. Elle marquait 22 h 06. À la même seconde, l'ascenseur stoppa à son étage sans qu'il l'eût appelé et une jeune femme en descendit. Elle lui sourit et dit :

— Quelle soirée, n'est-ce pas ?

Son ton était désabusé. Fraser fit « oui » de la tête. Elle le regarda plus attentivement et demanda :

— Êtes-vous malade ?

Fraser secoua négativement le front, monta dans la cabine et en referma la porte avant que la jeune femme ne puisse lui poser d'autres questions… Il n'avait aucun projet, désirait seulement être tranquille jusqu'à vingt-trois heures. Il souhaita pouvoir rester dans la cabine, mais quelqu'un pressa le bouton du rez-de-chaussée et l'ascenseur se mit à descendre.

En bas, la porte s'ouvrit sur trois hommes. Fraser passa devant eux, se trouva soudain dans un hall d'hôtel surpeuplé. La foule lui fit peur. Il se glissa le long du mur sans regarder personne, atteignit la porte et en franchit le seuil avant qu'on ne puisse s'interposer.

Dehors, il fila sur le trottoir, entendit que l'on criait dans son dos :

— Revenez, monsieur ! Il est défendu de sortir !

Fraser accéléra sa marche, tourna l'angle de l'avenue, plongea avec ravissement dans une rue sombre et déserte. Là, il se savait en sûreté. Il marcha pendant une dizaine de minutes sans rencontrer âme qui vive, arriva à la hauteur d'un bâtiment au fronton marqué des lettres : Institut médico-légal, et fit un large détour pour éviter les flaques de lumière.

Il continua, dépassa le coin de la rue, se trouva brusquement en présence d'une dizaine de soldats en armes. L'un des soldats poussa un cri, leva son fusil. Fraser bondit en arrière à l'instant où le coup partait, entendit la balle siffler au-dessus de sa tête et s'écrasa contre le mur protecteur. Puis d'autres coups de feu éclatèrent, il y eut des appels, des martèlements de chaussures. Complètement affolé, Fraser revint en courant vers l'institut médico-légal, arriva à sa hauteur et fut touché par une balle qui le frappa au mollet. Il s'écroula en hurlant de douleur, rampa éperdument vers les marches éclairées tandis que les soldats continuaient de tirer dans sa direction. Un autre projectile l'atteignit à l'épaule, puis Smith Beffort, Akamatsu et le docteur Soblen apparurent. Beffort réalisa la tragique méprise, cria aux soldats de cesser leur tir, se pencha sur Fraser qui geignait doucement et dit :

— Yosho, aidez-moi à le porter à l'intérieur.

Akamatsu saisit Fraser par les jambes, Beffort glissa ses mains sous ses aisselles, et les deux hommes transportèrent le blessé jusqu'à salle de garde.

— Heureusement que nous avons entendu les détonations ! fit Soblen avec hargne, sans quoi ces idiots de fantassins l'auraient probablement achevé !

— Ils ont des ordres, dit Beffort, et cet homme n'avait rien à faire dehors après les consignes que nous avons fait diffuser.

Une infirmière et un médecin arrivèrent. Fraser fut placé sur une civière et on le fit passer dans une salle d'opération afin d'extraire les balles. Là, soudainement, Fraser se mit à hurler. Il ne pouvait supporter cela. La salle d'opération lui rappelait une autre salle, une autre opération qui avait marqué le début de sa malheureuse existence, et il hurlait, se débattait en protestant, ruait malgré ses blessures.

Intrigués, Beffort et ses amis, qui allaient remonter en voiture, revinrent dans le bâtiment.

Il était 22 h 25 et il ne restait plus que trente-cinq minutes avant que Fraser ne redevienne un serviteur de l'Organisation Atomos, mais cela, tous l'ignoraient. Y compris le principal intéressé.

Quand Beffort entra dans la salle, le médecin, admonestait vertement le blessé. Beffort s'interposa. Brusquement, il venait de remarquer la lividité de Fraser, ses yeux au regard vague…

— Laissez-le, docteur, fit-il avec un clin d'œil, j'ai une ou deux questions à lui poser. Peut-il attendre ?

— Évidemment, si nous le pansons…

— Faites.

Tandis que le médecin et l'infirmière stoppaient l'écoulement de sang, Beffort demanda doucement à Fraser :

— Pourquoi étiez-vous dehors, mon vieux ? Vous ne saviez pas que la ville est pratiquement en état de siège ?

Fraser ne répondit pas. Il avait le sentiment d'être pris au piège, savait intimement qu'on l'enfermerait si l'on découvrait son passé.

— Comment vous appelez-vous et où habitez-vous ? questionna encore Beffort qui le dévisageait passionnément.

Fraser ferma les yeux, les ouvrit, regarda du côté de la pendule. 22 h 30. Plus que trente minutes, puis son calvaire prendrait fin ! Beffort suivit son regard, crispa les mâchoires. Ce type était anormal, mais s'il appartenait à l'Organisation Atomos, il semblait étrange qu'il soit en possession de toutes ses facultés à cette heure-là !

— Vous ne voulez pas répondre, vous avez tort. Si quelqu'un peut vous venir en aide, c'est bien moi ! Savez-vous seulement dans quelle ville vous êtes ?

Fraser conserva un silence obstiné. Il n'avait confiance en personne, désirait simplement descendre de cette table d'opération. Son épaule et son mollet le faisaient souffrir. Pourtant ce n'était rien, comparé à ses tortures morales.

Sans avertissement, Beffort le plaqua à la table et lâcha :

— Soblen, voulez-vous examiner son crâne ?

Soblen comprit aussitôt. Il écarta les cheveux bruns de Fraser, vit tout de suite la terrible cicatrice en demi-lune, se redressa en secouant affirmativement la tête. Beffort soupira, relâcha son étreinte et dit, sans perdre Fraser des yeux :

— Quand avez-vous été opéré du cerveau ?

Une lueur de panique fulgura dans le regard du blessé.

— Je n'ai pas été opéré ! hurla-t-il. Laissez-moi partir !

— Vous ne pourrez marcher. Puis, si vous sortez seul, les soldats vous tireront dessus. Par contre, il y a ici un téléphone. Avez-vous quelqu'un à contacter ?

Fraser hésita. C'était extraordinaire, mais il n'avait jamais eu l'idée de téléphoner à sa femme ! Il avait cependant son propre numéro d'appel en mémoire…

— Alors ? insista Beffort qui avait la sensation très précise que le temps jouait contre lui, contre cet homme, contre tous ceux qui luttaient pour abattre M^me^ Atomos et qui, par expérience, savaient que l'heure de neutralisation passait vite. Je vous adjure de parler, car vous courez un danger beaucoup plus grave que ce que vous imaginez ! Savez-vous qui vous a opéré du cerveau ?

Fraser fit signe que non. Déjà il ne niait plus être passé sur le billard. Cette histoire de téléphone le travaillait visiblement.

— Connaissez-vous M^me^ Atomos ? fit lentement Beffort.

Les yeux de Fraser s'écarquillèrent.

— J'en ai entendu parler. Pourquoi cette question ?

À présent, il était inquiet, peut-être plus qu'il ne l'avait jamais été. Beffort se pencha sur lui, toucha légèrement le sommet de son crâne et dit :

— Cette cicatrice est semblable à celle que portent les serviteurs de l'Organisation Atomos. Dans votre cerveau, il y a une mécanique, un cerveau-moteur qui conditionne votre vie vingt-trois heures sur vingt-quatre ! En ce moment, vous êtes vous-même, mais bientôt vous retomberez sous le contrôle du Grand Cerveau. Comprenez-vous ?

Fraser était pétrifié, regardait sans les voir ceux qui l'entouraient. Il n'était pas fou, ainsi qu'il l'avait cru, mais transformé en robot ! Il savait de quoi il s'agissait ! Avant de s'évanouir, là-bas, à Kalispell, il se tenait au courant des méfaits de M^me^ Atomos…

— Mon Dieu ! murmura-t-il d'un ton horrifié, ce n'est pas possible !

— Je voudrais pouvoir vous affirmer le contraire, assura Beffort, mais ce serait mentir. Dans combien de temps perdrez-vous connaissance ?

— À onze heures, répondit Fraser, fortement ému.

Beffort se tourna vers la pendule. 22 h 45.

— Docteur, dit-il en s'adressant au médecin de service, cet homme, doit être sur pied avant que ne sonnent vingt-trois heures. Est-ce possible ?

— Je peux très vite lui retirer les projectiles, répliqua le médecin sans hésiter, mais cela ne signifie pas qu'il sera en mesure de marcher. Sa blessure au mollet.

— Opérez-le, intima Beffort. Anesthésie locale. Il doit pouvoir répondre aux ordres du Grand Cerveau dans un instant, sans quoi celui-ci le tuera sans tergiverser.

— Cela vaudrait peut-être mieux ! souffla Fraser.

Beffort se tourna vers lui.

— Détrompez-vous ! À Atlanta, en Géorgie, un groupe de chirurgiens est sans cesse en état d'alerte. Ce sont des spécialistes capables de vous débarrasser à tout jamais de votre cerveau-moteur pendant l'heure de neutralisation. Il faut que vous viviez, Fraser ! Voici l'adresse et le numéro de téléphone de la clinique d'Atlanta. Elle restera dans votre poche où vous la retrouverez fatalement. Si vous pouvez être à Atlanta avant 22 h 15, vous êtes sauvé ! À présent, et pendant que l'on vous débarrasse des balles, dites-moi qui vous êtes, où vous habitiez, ce que vous faites à Baltimore, etc. Soblen, prenez note, je vous prie…

CHAPITRE VII

À vingt-trois heures, la fiche que Soblen venait de remplir ne portait que le nom de Fraser (prénom : Arthur), son adresse à Kalispell, dans le Montana, et son numéro de téléphone. En une ligne se trouvait résumé le passé récent de Fraser. À savoir que quelque temps auparavant (la date n'était pas précisée) Fraser avait bu un verre avec un client de passage, visiblement d'origine asiatique, et qu'ensuite il s'était retrouvé sur une table d'opération avec un type derrière lui qui lui rasait le crâne.

C'était tout, mais, pour Beffort, cela suffisait largement.

Peu avant vingt-trois heures, Fraser, opéré et pansé, avait été transporté dans la rue, à l'endroit exact où les soldats avaient ouvert le feu sur lui, et on l'avait assis sur le bord du trottoir alors qu'il commençait à perdre conscience.

Par radio, le commandant Moss était avisé d'avoir à prévenir ses hommes que Fraser circulerait probablement en ville, et qu'il faudrait l'ignorer.

La rue fut évacuée par la troupe. Beffort, Akamatsu et Soblen s'installèrent dans la voiture que piloterait Jewell. Un véhicule à la carrosserie sabrée des insignes de l'armée que les patrouilles ne risquaient pas de prendre pour cible, puis l'attente commença.

À 23 h 02, Fraser, qui jusqu'alors était demeuré complètement immobile, se redressa d'un jet, comme mu par un ressort, et fit quelques pas en boitant.

— Bon sang ! s'exclama Jewell, je ne croyais pas qu'il pourrait se tenir debout ! Ce type vient tout de même de prendre une balle dans le mollet !

— Il n'est plus un homme, expliqua Beffort, mais une mécanique insensible que le Grand Cerveau dirige à sa guise. Tout à l'heure, si l'un des

projectiles l'avait touché à mort, Fraser serait tombé, sans vie, et n'aurait plus bougé jusqu'à la fin de la période de neutralisation. Après quoi son cerveau-moteur lui aurait insufflé une certaine dose d'atomes domestiqués et il se serait relevé comme si de rien n'était.

— Il est donc immortel ? s'effara Jewell.

— Pour M^me^ Atomos, il l'est. Pour nous, il serait irrécupérable, car sa vie artificielle ne dépendrait que du Grand Cerveau. Autrement dit, si Fraser avait été tué, il ne reprendrait plus conscience entre vingt-deux et vingt-trois heures. Vous voyez ?

Jewell opina machinalement. Tout cela le dépassait et il n'y comprenait strictement rien.

— Attention ! lâcha Akamatsu, il vient par ici !

Les quatre hommes se dissimulèrent pendant que Fraser passait sur l'autre trottoir. Il boitait toujours, mais cela ne l'empêchait pas de marcher vite. Il se tenait très droit, ne regardait jamais ni à droite ni à gauche. Jewell comprit alors qu'il était vraiment un robot.

Fraser tourna le coin de la rue. Beffort dit :

— Suivez-le, Jewell, il faut avant tout que nous le gardions en point de mire.

Jewell mit le contact, passa en première. La voiture parcourut silencieusement la rue, stoppa, tous phares éteints, à l'angle de l'avenue. À cinquante mètres. Fraser se hâtait vers sa mystérieuse destination.

— Que se passerait-il si un monstre surgissait ? supposa William Jewell que cette ambiance rendait nerveux.

— Personne ne peut le savoir, dit le docteur Soblen, mais soyez sûr que le cas a été prévu par M^me^ Atomos !

Des coups de feu éclatèrent dans le lointain. Fraser ne marqua aucun temps d'arrêt, tourna brusquement et pénétra sans hésiter dans le hall de l'hôtel Emerson.

— Foncez ! intima Beffort.

Jewell appuya sur l'accélérateur et la voiture fila dans l'avenue déserte, s'immobilisa contre le trottoir à peu de distance du Emerson.

— Okay, fit Beffort. Yosho, vous m'accompagnez.

Le Japonais et l'agent du F.B.I. descendirent du véhicule et pénétrèrent à leur tour dans l'hôtel. Au bout du hall. Fraser stationnait devant l'ascenseur. À présent, beaucoup de clients avaient regagné leur chambre et seul le bar

connaissait encore un semblant d'animation. Le réceptionniste leva le nez et Beffort lui cloua le bec en lui montrant son insigne.

— Nous sommes des clients, mon vieux, et vous nous connaissez depuis toujours. Okay ?

— Okay ! fit le réceptionniste qui n'était pas tombé de la dernière averse.

Le pouce de Beffort se dirigea vers Fraser.

— Le numéro de sa chambre ?

— Quarante-cinq, deuxième étage, au fond du couloir.

— Depuis quand est-il ici ?

— Il a loué sa chambre aujourd'hui, vers dix-neuf heures.

— Aucun incident à signaler dans votre hôtel ?

— Non. Les clients sont un peu nerveux, certains prennent des cuites, mais tout est normal.

— Ça va, oubliez-nous…

Le réceptionniste replongea dans son livre, et Beffort entraîna Akamatsu vers l'escalier tandis que Fraser prenait place dans l'ascenseur.

Au deuxième, les deux hommes demeurèrent à l'abri de la cage de l'ascenseur. Ils virent passer Fraser, attendirent qu'il se fût éloigné pour s'aventurer dans le couloir. Plus loin, la porte de la chambre 45 se refermait et le claquement sec d'un verrou indiqua que l'homme tenait à être tranquille.

Beffort et Akamatsu s'approchèrent à pas de loup, collèrent leur oreille au panneau. À l'intérieur, tout était silencieux. Beffort plissa les lèvres, s'écarta de la porte en faisant signe au Japonais de le suivre. Lorsqu'ils ne risquèrent plus d'être entendus de Fraser, l'agent fédéral murmura :

— Votre idée, Yosho ?

— Bizarre ! estima Akamatsu sur le même ton. Théoriquement, l'heure de neutralisation précède une intense activité de la part des serviteurs de l'Organisation. Et voilà que Fraser est placé au repos… Il y a du louche là-dessous.

— C'est également mon avis, avoua Beffort qui était très soucieux. Croyez-vous qu'il puisse nous avoir repérés ?

Il, c'était Fraser, mais aussi le Grand Cerveau. Akamatsu ne s'y trompa point. Il savait que les yeux de Fraser faisaient office de caméra, que les images qu'ils réceptionnaient étaient instantanément retransmises au Grand Cerveau par l'intermédiaire du cerveau-moteur. Or Beffort et Akamatsu avaient, depuis longtemps, été « photographiés » par les divers membres de

l'Organisation auxquels ils s'étaient opposés. Cela signifiait que si leur image parvenait à l'ordinateur, une trieuse sélectionnerait aussitôt leur fiche d'identité, l'acheminerait vers le circuit « action » qui prendrait, en une fraction de seconde, les mesures nécessaires à leur élimination.

Akamatsu secoua la tête, répondit enfin à la question de Smith Beffort :

— Non, je ne pense pas que Fraser ait constaté que nous le tenions sous surveillance. Sa façon d'agir pourrait plutôt laisser croire qu'il a répondu à un ordre impératif dont l'exécution fut interrompue…

— Par l'heure de neutralisation ?

— Pourquoi pas ?

Beffort grimaça.

— Si cet homme reste cloîtré dans sa chambre, regretta-t-il avec amertume, notre enquête n'avancera pas d'un pouce. Actuellement, les monstres de M^me^ Atomos circulent en ville, mais des serviteurs de l'Organisation aussi inconscients que Fraser se livrent dans le même temps à un mystérieux travail. Il faut que nous sachions quel est ce travail, Yosho !

— Tout à fait d'accord. Comment comptez-vous procéder ?

— Je n'en sais rien. Par hasard, nous avons démasqué Fraser, et c'est sur lui que nous devons concentrer notre surveillance. Mais, je le répète, s'il reste dans sa chambre, nous serons du même coup réduits à l'inaction.

Akamatsu regarda la porte n° 45, sourcils froncés, et dit :

— Franchement, Smith, je ne vois pas comment nous pourrions le faire sortir de là-dedans sans éveiller l'attention du Grand Cerveau… et, en ce cas, le remède serait pire que le mal !

C'était une façon discrète de rappeler que la petite famille de Smith Beffort était prisonnière de M^me^ Atomos. Beffort serra les poings.

— Cela ne peut pas durer, Yosho, murmura-t-il. Tant que M^me^ Atomos aura ma femme et mon fils comme otages, elle pourra espérer de ma part une certaine neutralité. À moins de les sauver, je ne puis effectivement me battre sans arrière-pensée. Donc, et même si leur vie est en jeu, j'ai le devoir de mettre fin à cette situation…

Akamatsu lui posa sur l'épaule une main amicale.

— Pas de coup de tête, Smith ! Si M^me^ Atomos était restée tranquille jusqu'à la fin du semestre qu'elle nous a accordé pour que nous réalisions ses désirs, nous n'aurions eu aucune chance d'intervenir. Aujourd'hui, nous avons renoué le contact avec l'un de ses serviteurs et je vous avoue que je n'en espérais pas tant ! Plus que jamais il nous faut faire preuve d'habileté,

de patience et d'imagination. D'abord, déterminons la nature de notre véritable but.

— Vous le savez fichtre bien, grogna Beffort. Nous devons libérer Mie et Bob ! L'armée et la police suffisent à museler les monstres…

Akamatsu hocha la tête.

— Bien. Nous sommes sur la même longueur d'onde. Cela dit, Fraser n'a qu'une utilité, à nos yeux : il doit nous guider vers le refuge, proche ou lointain, de M^me^ Atomos.

— Exactement ! Et c'est pour cela qu'il doit sortir de cette chambre dans les plus brefs délais !

— Calmez-vous, conseilla froidement Akamatsu. Vous attendez depuis la fin février, et Fraser n'est dans sa chambre que depuis dix minutes ! Tôt ou tard, il finira par en sortir… Venez, nous patienterons dans la voiture de Jewell. L'hôtel Emerson ne possède qu'une issue. Fraser ne peut nous échapper…

C'était véritablement la solution la plus sage. Beffort cessa de discuter, suivit Akamatsu qui se dirigeait vers l'escalier.

---oOo---

Tandis que Fraser retenait l'attention des principaux adversaires de M^me^ Atomos, des drames sanglants se jouaient un peu partout dans Baltimore.

Les monstres attaquaient silencieusement, tuaient et disparaissaient comme la foudre. Leur mobilité était extraordinaire, aussi stupéfiante que leur intelligence à se dissimuler dans l'obscurité. Comme la truite se confond avec les galets garnissant le fond des torrents, comme les oiseaux se fondent dans les feuillages, les monstres s'intégraient parfaitement à la nuit, grâce à leur toison noire. Lorsqu'ils restaient inertes, les soldats et les policiers étaient incapables de discerner leur présence. La patrouille passait et les hommes qui fermaient la marche se faisaient souvent égorger sans avoir eu le temps de pousser un cri.

Malgré tout, six bêtes avaient été abattues. Tout de suite après leur mort, elles avaient repris une apparence humaine, si bien que c'étaient les cadavres de trois femmes et de trois hommes qui reposaient maintenant sur les tables de l'institut médico-légal.

Sachant ce qu'ils devaient chercher, les médecins ne perdirent pas une minute, découvrirent rapidement des traces de piqûres révélatrices. Elles

étaient généralement situées sur les mains des hommes, sur les bras ou les épaules des femmes, et avaient toutes été faites récemment.

Par radio, on avisa le docteur Soblen à l'instant où Beffort et Akamatsu regagnaient la voiture de Jewell.

— Smith, commenta le Japonais, vous vous demandiez à quel genre de travail Fraser pouvait se livrer à Baltimore. Je pense que ces piqûres vous donnent la réponse ?

— Probable, fit Beffort. Fraser et les autres membres de l'Organisation ont injecté un produit terrible à près de quatre mille habitants de cette ville. Pour cela, il semble qu'ils n'aient point eu besoin d'autre chose que d'approcher leur future victime.

— C'est certain, intervint Soblen. En cette saison, les femmes sont vêtues légèrement. Elles ont été piquées au bras ou à l'épaule alors qu'elles circulaient dans les rues, dans les magasins ou dans les locaux de leur lieu de travail. Pour les hommes, tous piqués aux mains, le procédé a été différent, mais le résultat identique. Il me semble que nous devons immédiatement informer la population du danger qui la menacera demain matin.

— Je vais m'en occuper, fit William Jewell, mais je me demande quel peut être le meilleur moyen de protection. Nous ne pouvons pas demander aux habitants de Baltimore de rester chez eux indéfiniment. Les hommes doivent aller à leur travail, les enfants à l'école, les femmes aux commissions…

— Ordonnez, fit très sérieusement le docteur Soblen, que chacun porte des vêtements avec manches et des gants ! Ainsi, Fraser et ses semblables ne pourront plus piquer les gens qu'au visage, et ce sera beaucoup plus difficile !

— Un peu simpliste ! remarqua Jewell.

— Les solutions les plus simples sont les meilleures, dit sentencieusement Soblen, mais si vous avez une autre idée, ne vous gênez pas…

— Vous avez tous deux encore le temps d'y penser, coupa Beffort. Pour le moment, la passivité dont Fraser fait preuve m'intrigue plus que cette affaire de piqûres ! Yosho, êtes-vous certain que l'Emerson n'a pas d'autre sortie ?

— Certain, Smith.

— Où donne la fenêtre de la chambre 45 ?

— Ici, sur la façade. À propos de l'inertie de Fraser, je vous fais remarquer qu'elle est normale. Comment voulez-vous qu'il puisse faire d'autres victimes, alors que les rues de Baltimore sont vides ?

Beffort accepta à contrecœur l'explication d'Akamatsu. Il rongeait son frein car il ne pouvait faire autrement, mais supportait difficilement cette inaction forcée. Pour lui, l'affaire des monstres passait au second plan. Ce n'était qu'une escarmouche parmi tant d'autres, presque un incident, si on la comparait à la fantastique attaque que M^me^ Atomos pourrait déclencher contre les États-Unis lorsqu'elle saurait que les Américains refusaient de lui donner la Californie, le Nevada et l'Arizona et qu'il n'était pas question pour eux d'évacuer le Sud-Vietnam.

À ce moment, c'est-à-dire dans six semaines, Beffort était sûr que les États-Unis connaîtraient de très durs instants. Mais cela, encore une fois, n'avait pas d'intérêt pour lui, car Mie et Bob auraient alors cessé de vivre.

— Il me semble, dit soudain Akamatsu, que la lumière vient de s'éteindre dans la chambre de Fraser…

Beffort leva les yeux, vit effectivement que la fenêtre de la chambre 45 ne laissait plus filtrer le moindre rai lumineux.

— De deux choses l'une, reprit Akamatsu : ou notre homme se couche, et nous devrons encore attendre, ou il se prépare à sortir, et nous allons peut-être toucher au but !

Beffort croisa les doigts.

— Souhaitons qu'il sorte…

Il n'avait pas fini de parler qu'Arthur Fraser apparaissait sur le seuil de l'hôtel Emerson. Maintenant, Fraser portait une petite valise, un chapeau et un imperméable. Il resta quelques secondes sans bouger, humant l'air comme un animal qui prend le vent, puis il s'éloigna, brusquement décidé quant à la direction à prendre…

Cette fois, Jewell démarra sans que Beffort le lui demande, suivit lentement Fraser qui ne se retournait d'ailleurs pas pour voir s'il était pisté.

— Apparemment, souffla le docteur Soblen, M^me^ Atomos ne sait pas que Fraser est grillé.

Beffort ne répondit pas. Il savait trop bien que la sinistre femme avait plus d'un tour dans son sac.

CHAPITRE VIII

Quinze minutes plus tard, Fraser revenait à l'hôtel Emerson, après avoir fait six fois le tour du bloc…

— Si M^me^ Atomos ne sait pas que nous suivons Fraser, dit Beffort, comment pouvez-vous expliquer la manière dont elle le fait agir, doc ?

Puis, comme Soblen ne répondait pas, il ajouta :

— À mon avis, M^me^ Atomos s'arrange pour nous maintenir sur place pendant que quelque chose de plus important se prépare ailleurs !

Soblen essuya ses lunettes qui n'en avaient nul besoin, ce qui était chez lui le signe d'une profonde réflexion, et dit :

— Pas d'accord, Smith. Nous avons dévoilé Fraser par hasard et vous ne me ferez pas croire que M^me^ Atomos avait calculé que les soldats ouvriraient le feu sur lui. Cet homme vient de faire six fois le tour du bloc. Cela rime obligatoirement avec les détails d'un plan soigneusement étudié…

— Quel plan ? intercala Jewell.

— Si nous le savions, répliqua Soblen avec une pointe d'agacement, nous ne nous poserions pas la question !

Akamatsu émit un petit rire. C'était si rare chez lui que Soblen se retourna.

— Qu'est-ce qui vous amuse, Yosho ?

— Pardonnez-moi, docteur, répondit aimablement le Japonais, mais je viens d'avoir une idée. Nous savons tous que Fraser est en ce moment une sorte de machine téléguidée qui retransmet au Grand Cerveau, donc à M^me^ Atomos, les sons et les images qu'elle capte. Or, le chemin que Fraser vient de parcourir l'a fait passer six fois devant le Emerson, et autant de fois devant le bâtiment qui abrite l'institut médico-légal…

Beffort siffla doucement entre ses dents.

— Je commence à voir où vous voulez en venir, Yosho ! Huit monstres ont été tués. Ils reposent à l'institut après avoir repris forme humaine, et Fraser était chargé de reconnaître les lieux !

— Pour quoi faire ? s'enquit Jewell.

— M^me^ Atomos adore les cadavres, dit sinistrement Soblen. S'ils ne sont pas trop vieux, elle peut leur flanquer un cerveau-moteur dans le crâne et les intégrer dans l'effectif de son Organisation.

Jewell se tamponna le front à l'aide de son mouchoir roulé en boule. Il n'avait jamais eu affaire à M^me^ Atomos directement, se retrouvait sans préparation en plein cauchemar.

— Alors, dit-il d'une voix faible, vous croyez que M^me^ Atomos peut attaquer l'institut médico-légal à seule fin de s'emparer des cadavres ?

— C'est plus que probable, fit Soblen d'un ton guilleret. Vous feriez bien de prévenir vos hommes par radio, monsieur Jewell.

— Un instant ! demanda Beffort. Il y a une autre possibilité à laquelle personne n'a pensé. Sachant que les corps de ses victimes, ont été transportés à l'institut, ne croyez-vous pas que M^me^ Atomos ait la crainte que les médecins découvrent les traces de piqûres ? Cela doit logiquement être sa principale préoccupation. Demain, Fraser et les autres membres de l'Organisation devront piquer une nouvelle fournée de futurs monstres. Si nous trouvons la parade, M^me^ Atomos ne pourra mettre son projet à exécution. Fraser surveillait donc l'institut, non pour préparer une attaque, mais afin de vérifier qu'aucune agitation inhabituelle ne régnait aux abords du bâtiment. Puisque Fraser a regagné sa chambre, nous pouvons en déduire que M^me^ Atomos est rassurée sur ce point. Logique ?

— Certes, dit Akamatsu, mais mon raisonnement l'était tout autant. La vérité, c'est que nous en sommes réduits aux suppositions et que nous tournons en rond depuis le début de la soirée. L'initiative reste à M^me^ Atomos. Dites-moi donc ce que nous avons fait de concret pour la combattre !

— Huit monstres ont été liquidés ! s'emporta Jewell.

Akamatsu lui jeta un regard glacial.

— Vous oubliez, monsieur Jewell, que ces « monstres » étaient des habitants de Baltimore ! M^me^ Atomos a tout bonnement trouvé un nouveau moyen pour que vous fassiez son travail ! Elle veut la mort des Américains, n'est-ce pas ?

Un lourd silence enveloppa les occupants de la voiture. Akamatsu venait, sans ménagement, de rétablir la vérité. Chaque fois qu'un homme passait de vie à trépas, M^me^ Atomos marquait un point !

— Comment combattre cette femme ? murmura Jewell.

— Nous ne l'avons jamais réellement combattue, fit amèrement Smith Beffort, c'est là le drame. Pour agir efficacement, avec la certitude de l'emporter définitivement, il n'y a qu'un seul et unique moyen : détruire M^me^ Atomos ! Malheureusement, nous ignorons où elle se cache et nous ne sommes pas certains de l'avoir vraiment identifiée. Monsieur Jewell, cela est triste à dire, mais nous nous battons contre une ombre…

---oOo---

Près du port de Baltimore, plus précisément sous les docks, M^me^ Atomos avait établi son P.C. temporaire. Ce refuge avait été creusé avant que M^me^ Atomos n'attaque les États-Unis, au cours d'une longue période de préparation pendant laquelle des centaines d'abris du même type avaient été construits en sous-sol à travers le territoire.

L'abri était en béton armé, avait la forme d'un cube de 20 mètres d'arête dont la face supérieure se trouvait à 30 mètres de la surface du sol. Il comprenait un bassin relié au port de Baltimore par un canal souterrain. Ce bassin contenait, pour l'instant, un sous-marin…

Une autre issue aboutissait dans l'allée centrale qui coupait les hangars, là où le caporal Colucci et deux de ses hommes avaient trouvé la mort, et s'ouvrait comme une trappe grâce à un système hydraulique absolument silencieux. M^me^ Atomos ne s'était encore jamais servie de cette issue, mais ses serviteurs l'employaient fréquemment pour aller au ravitaillement.

Dans l'abri, outre M^me^ Atomos et ses dix serviteurs, il y avait en effet, depuis près de cinq mois, deux bouches supplémentaires à nourrir : Mie Azusa-Beffort et son fils Bob…

Isolés dans un appartement confortable situé au quatrième et dernier étage de l'abri, Mie et son fils n'avaient pas vu le jour depuis la date de leur enlèvement. Sans heure et sans calendrier, la jeune femme se croyait encore au mois d'avril, estimait évidemment que le temps passait avec une lenteur désespérante.

Depuis qu'elle se trouvait là, Mie n'avait entendu qu'une seule fois la voix de M^me^ Atomos, son ex-maîtresse, qui s'était contentée de lui énoncer l'ensemble des conditions imposées aux États-Unis en paiement de sa

libération. Bien entendu, Mie avait aussitôt compris que ces conditions étaient inacceptables et qu'il ne fallait pas qu'elle espère de ce côté. Seule, Mie se fût peut-être résignée. M^me^ Atomos était puissante, disposait d'un éventail très vaste en armes et en matériels divers pour retenir ses prisonniers. Mais il y avait le petit Bob…

Mie se savait continuellement surveillée par une caméra, écoutée par plusieurs micros, mais cela ne lui avait pas ôté sa volonté de fausser compagnie à M^me^ Atomos. Elle était assez patiente pour attendre l'occasion dont elle rêvait depuis des semaines. Exactement depuis le jour où elle s'était aperçue que le serviteur qui lui apportait ses repas abandonnait dans le couloir son pistolet désintégrateur ! Une arme terrifiante capable de réduire l'acier en poussière et, à plus forte raison, M^me^ Atomos, ses serviteurs et son abri de béton armé !

Seulement, l'homme-robot prenait des précautions avant de pénétrer dans le petit appartement où Mie et Bob se trouvaient séquestrés, et la jeune femme n'était pas sûre qu'un autre homme n'attendait pas dans le couloir.

Néanmoins, elle était décidée à tenter sa chance prochainement. Même si elle échouait, M^me^ Atomos ne ferait rien contre elle tant que la réponse des États-Unis ne lui serait pas parvenue.

Des conjonctures favorables dont il fallait profiter…

---oOo---

Avant Akamatsu, Beffort, Soblen et Jewell, le commandant Moss avait eu conscience qu'en tuant les monstres il tuait en même temps des citoyens américains. Comme tout l'état-major, il savait que leur mutation était due à une injection mystérieuse, mais il était le seul à avoir compris que ce produit possédait probablement son antidote…

Pour faire un essai en ce sens, il fallait naturellement capturer un monstre vivant. Moss entreprit ce difficile exploit sans en aviser ses supérieurs. Il confia simplement son projet au lieutenant Ashting qui, tout de suite d'accord, sélectionna douze hommes solides dans sa compagnie. Cela fait, il demanda :

— Maintenant, mon commandant, puis-je savoir si vous avez un plan ?

Moss se tira le lobe.

— À vrai dire, Ashting, j'ai enfourché cette idée comme on monte sur un cheval sans selle. Je dois vous avouer que je comptais sur vous pour mettre au point les détails de l'opération…

Ashting avait longtemps vécu en Afrique dans sa prime jeunesse. Son père était journaliste, partait souvent en safari entre deux reportages. Moss savait parfaitement qu'Ashting connaissait sur le bout du doigt l'art et la manière de capturer un animal sauvage.

— Je vous remercie de votre confiance, mon commandant, mais je n'ai jamais tendu un piège à un lion dans une ville comme Baltimore ! En brousse, l'on relève d'abord une piste, puis le lieu de chasse de l'animal en question. Ensuite, on creuse un piège que l'on recouvre de branchages… et l'on attend parfois pendant des jours !

Moss secoua la tête.

— Nous n'avons pas le temps, dit-il. Il faut que la capture se produise cette nuit, si nous voulons que cela serve à quelque chose. J'avais pensé à utiliser un filet de camouflage.

— Bonne idée, mais où le placerez-vous ?

Moss désigna l'allée des docks.

— Je ne vous ai pas amené ici par hasard, Ashting. C'est par ici que tout a commencé. Après la rapide reconstitution à laquelle je me suis livré, j'ai acquis la conviction que les monstres venaient des docks, et plus spécialement de cette allée où le capitaine Lester et le caporal Colucci ont été tués. En ce moment, les hangars sont déserts…

— C'est d'ailleurs étonnant !

— Non, car j'ai donné des ordres en ce sens, afin d'avoir le champ libre ! Vous voyez que mon idée est moins spontanée que vous ne le supposiez. En fait, j'ai tout prémédité. Je suis hanté par la pensée que demain l'un de ceux qui me sont chers pourrait à son tour devenir un monstre… Bref, il me semble que cette allée représente assez bien le terrain de chasse ou la piste dont vous parliez à l'instant.

— Heu !…

— Faites un effort, que diable ! Ce n'est pas la brousse, je le sais, mais n'oubliez pas que les monstres sont demeurés introuvables pendant toute la journée, malgré nos recherches !

— Vous pensez qu'ils se sont terrés dans les docks ?

— Non, car nous les eussions découverts. Je crois qu'ils ont emprunté ce chemin pour sortir dans la nuit et qu'ils le reprendront lorsque l'aube viendra. Il est minuit. Nous avons tout le temps de monter un piège en travers de cette allée.

Ashting sourit.

— Okay ! Allons-y, mon commandant.

Les trois jeeps s'ébranlèrent, traversèrent la place, pénétrèrent lentement dans l'allée. Lorsqu'il jugea l'endroit propice, Moss leva la main et le petit convoi s'immobilisa.

— Maintenant, fit Moss, nous devons agir avec la plus grande discrétion. Dites à vos gars de marcher sur la pointe des pieds, de garer les voitures dans un hangar et de rester dans l'ombre… Je suppose que la chasse aux grands fauves se pratique ainsi, n'est-ce pas ?

— Il y a de cela, mon commandant, sourit Ashting.

Il quitta son siège, fit passer les ordres de Moss. En trois minutes, les voitures disparurent sous un hangar et les hommes restèrent plaqués aux murs en attendant qu'Ashting leur fasse signe.

— Bonne équipe ! apprécia Moss. Nous sommes à pied d'œuvre et j'ai besoin de vos lumières. Dans ma jeep, il y a un filet de camouflage pour blindés à mailles de cinquante. Douze mètres sur huit, une solidité à toute épreuve. Comment voyez-vous ça, Ashting ?

— Avez-vous également des cordes ?

— Trois rouleaux de vingt-cinq mètres… Nous pouvons facilement suspendre le filet au-dessus de l'allée.

Ashting sourit de nouveau. Il s'amusait visiblement.

— Le filet sera étalé sur le sol, mon commandant, et les hommes seront sur les toits.

C'est une méthode assez infaillible. L'animal panique lorsqu'il décolle de terre, perd la moitié de ses moyens, car ses pattes passent à travers les mailles, et finit par s'emprisonner tout seul… Il ne reste alors qu'à croiser les coins du filet par-dessus lui pour qu'il soit complètement paralysé.

— Bon sang ! Vous avez du métier !

— En outre, ajouta Ashting, les hommes sont ainsi pratiquement invisibles d'en bas. Si vous voulez bien me donner carte blanche, j'installerai cela en moins de vingt minutes.

— Okay ! Faites comme bon vous semble…

Ashting rassembla son équipe, expliqua ce qu'il désirait en quelques mots, et les hommes se mirent au travail. Le filet fut étalé en travers de l'allée et on y attacha douze morceaux de corde mesurant six mètres chacun. Après quoi l'on trouva une échelle, et les hommes, ainsi que Moss et Ashting, prirent position sur les deux toits voisins.

— Le système est simple, expliqua le lieutenant. Chaque homme tient une corde. Quand le gibier arrive au centre du filet, tout le monde hisse en même temps et les hommes occupant les ailes se rabattent vers le centre. Cela forme une espèce de sac d'où il est impossible de s'échapper. Alors, les hommes du centre redescendent à terre et terminent l'opération…

— Cela me paraît impeccable ! Ashting grimaça.

— Théoriquement, ça l'est. Pratiquement il se produit toujours un incident de dernière minute. En l'occurrence, il se pourrait que les mailles du filet ne résistent pas aux griffes acérées de… l'animal. D'après ce que je me suis laissé dire, elles sont aussi tranchantes que des lames de rasoir, n'est-ce pas ?

Moss opina, brusquement soucieux. De son poste, il découvrait l'allée jusqu'à la place, mais distinguait à peine le filet de camouflage qui se confondait admirablement avec le sol. Aussi loin que son regard portait, il ne voyait âme qui vive. De temps à autre, une fusillade éclatait dans le lointain. La chasse aux monstres continuait…

— La corde dont est fait le filet est solide, dit-il.

— Espérons-le, mon commandant, chuchota Ashting.

Puis il dit, sur le même ton :

— N'avez-vous rien entendu ?

— Non…

Ashting regarda autour de lui, sourcils fronces, écouta longuement, tressaillit et saisit le bras de Moss.

— Écoutez bien, conseilla-t-il.

Moss tendit l'oreille, perçut un bruit curieux. C'était comme la respiration d'un animal gigantesque, ou le halètement lent et puissant d'une machine hydraulique…

CHAPITRE IX

Le bruit était faible, ne s'entendait qu'en raison du profond silence qui régnait sur les docks, mais les hommes qui se trouvaient embusqués sur les toits savaient qu'il n'était pas un produit de leur imagination.

Pourtant, ce son avait parfois des sonorités aiguës, gémissantes, un peu semblables à une rafale de vent s'engouffrant par le trou d'une serrure, et donnait l'impression singulière de sortir du sol pavé.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura Moss qui venait de dégainer son Colt.

Ashting eut un geste d'ignorance, ne répondit pas. Il tentait vainement de situer le bruit, se demandait s'il n'était pas le résultat d'un appel d'air entre les hangars. Cependant, la chose ne pouvait se concevoir. Le temps était beau, le ciel étoile, sans un souffle de vent…

Un instant s'écoula, puis il y eut un très faible grincement et, dans l'angle que formait le hangar, là où on avait entassé des caisses vides, un mouvement se produisit. C'était si incroyable que Moss et Ashting n'en crurent tout d'abord pas leurs yeux. Puis, comme le mouvement continuait, ils durent se rendre à l'évidence : le tas de caisses s'élevait lentement et la portion pavée qui le supportait se détachait elle-même du sol !

Les deux officiers et les douze soldats conservèrent une immobilité absolue, mais la corde que tenait l'un des hommes se coinça entre deux caisses. L'homme la lâcha aussitôt, sur un signe du commandant Moss. C'était une erreur. Le bout de la corde retomba en coup de fouet sur les caisses occupant le sommet de la pile et l'une d'elles glissa et alla s'abattre avec fracas sur les pavés.

Instantanément, le tas de caisses et l'espèce de plate-forme qui le supportait redescendirent. La plate-forme s'encastra très exactement dans le

sol et le bruit cessa. À part la caisse qui reposait maintenant sur le filet de camouflage, rien ne semblait avoir bougé. Ashting regarda Moss.

— Mon commandant, je crois que nous venons d'assister à un spectacle qui intéresserait bougrement Smith Beffort !

— Sans cette satanée caisse, regretta Moss, j'ai le sentiment que le spectacle eût été bien meilleur… Faites signe à vos gars de ne pas bouger, Ashting. Je dois effectivement prévenir Smith sans tarder…

---oOo---

Pour éviter le bruit, les trois jeeps étaient restées dans le hangar, et les soldats venaient d'être évacués par les toits.

Il était une heure du matin. Les docks semblaient déserts, mais Beffort, Akamatsu, Soblen et William Jewell veillaient dans l'ombre.

À dix mètres, le tas de caisses marquait l'endroit où le phénomène s'était produit. Le filet de camouflage était resté en place. Beffort le déplorait car cela créait dans l'allée un élément nouveau que les caméras de M^me^ Atomos pouvaient fort bien détecter. Car pour Beffort et ses amis, il n'y avait pas l'ombre d'un doute : seule M^me^ Atomos avait pu ainsi creuser le sol et y installer la machine dont Moss, Ashting et ses hommes avaient surpris le mouvement.

Ce qui était surprenant, c'était le fait que la machine ait fonctionné malgré la présence des militaires.

— Ici, expliqua Akamatsu, il est probable que M^me^ Atomos n'a pas installé de caméras. Sans quoi, Moss et son équipe auraient été repérés. Par contre, je crois qu'il y a un ou plusieurs micros.

— Sûrement, approuva Soblen. L'appareil, qui est sans doute un monte-charge, s'est replié dès que la caisse est tombée.

Beffort restait obstinément silencieux. Il pensait que la terrible M^me^ Atomos était à portée de sa main, mais qu'il ne pourrait rien entreprendre contre elle tant que Mie et Bob seraient en son pouvoir.

Soblen se tourna vers lui.

— Vous n'avez pas donné votre avis, Smith !

— Vous le connaissez, doc, répondit sombrement Beffort. M^me^ Atomos possède un abri sous les docks. Nous savons que ce type d'abri comprend généralement deux ou trois issues très éloignées les unes des autres. En admettant que nous fassions sauter la trappe qui supporte ces caisses, nous

pénétrerons dans l'abri, mais M^me^ Atomos et ses serviteurs fileront par une autre sortie…

— C'est insoluble ! commenta Jewell.

— Peut-être pas autant que nous le croyons, dit pensivement Beffort. Les docks sont à proximité du port et il est prouvé que, de tout temps, M^me^ Atomos a trouvé la fuite grâce à la mer. Je ne serais pas étonné si une sortie de cet abri aboutissait au port.

— Alors, objecta Jewell, pourquoi restons-nous ici ? Je peux rapidement mobiliser une équipe d'hommes-grenouilles qui nous renseigneront sur ce point !

Il raisonnait sainement. C'était exactement ce que Beffort aurait fait s'il n'avait craint que sa femme et son fils soient précisément dans l'abri. Cernée, M^me^ Atomos ne manquerait pas d'utiliser ces deux atouts, proposerait de laisser la vie sauve à Mie et à Bob en échange de sa propre liberté. Or c'était un marché que Smith Beffort ne pouvait accepter !

M^me^ Atomos avait déjà tué des milliers d'Américains. Elle méritait cent fois la mort et sa disparition était impatiemment attendue par le monde entier. Sa libération était inconcevable.

Un moment de gêne, dont Jewell n'eut pas conscience, flotta sur le petit groupe. Akamatsu et Soblen regardaient ailleurs. Ils comprenaient le dilemme devant lequel Beffort se trouvait, faisaient leur possible pour le laisser prendre seul la décision qu'il jugerait la meilleure.

Beffort savait ce qu'on attendait de lui. Par-dessus son amour pour les siens, il devait faire en sorte que les États-Unis prennent le pas. L'intérêt général passait avant l'intérêt particulier.

— Okay, Jewell, dit-il d'une voix qui semblait venir de très loin, rassemblez vos hommes-grenouilles et inspectez le port… Par la même occasion, dites au commandant Moss de faire cerner le quartier des docks et d'avertir l'amiral Greens.

— L'amiral Greens ?

— Sa flotte bloquera la baie de Chesapeake avant que le jour ne se lève, et toute retraite sera ainsi coupée à M^me^ Atomos.

— Heu !… fit Soblen qui était mal à l'aise, l'aviation ?

— Très juste ! Reconnut Beffort. Il faut également alerter le général Salem.

— Que lui dirai-je ? demanda Jewell que ce fantastique déploiement de forces impressionnait d'avance.

— Rien. Il se mettra en rapport avec l'amiral Greens, et tous deux conjugueront leurs actions. C'est tout, Jewell. Merci.

William Jewell tourna les talons et quitta le hangar par une porte opposée à l'allée. Lorsqu'il eut disparu, Akamatsu dit tranquillement :

— Vous avez fait votre devoir, Smith, mais la décision que vous venez de prendre condamne irrémédiablement Mie et Bob. Je pense que nous allons intervenir, n'est-ce pas ?

Beffort le dévisagea d'un œil absent.

— Impossible, Yosho ! Si nous levions le petit doigt avant que Moss ait cerné les docks, que la flotte soit en position dans la baie et que les avions de Salem soient prêts à décoller, cela annulerait purement et simplement la mise en place de tout cet énorme dispositif.

— Alors ?

— Alors, rien. Espérons simplement que M^me^ Atomos nous fournira l'occasion de l'attaquer en soulevant encore une fois ce satané monte-charge…

---oOo---

Trente-quatre mètres plus bas, Mie Azusa-Beffort regardait dormir son fils. Celui-ci avait maintenant quinze mois, était un magnifique bébé qui ressemblait à son père mais qui avait les yeux légèrement bridés de sa mère. Il marchait, commençait à parler clairement et réclamait souvent son père. Mais ce n'était pas à cela que Mie pensait en regardant dormir Bob. En vérité, elle ne le voyait même pas et son attitude n'était destinée qu'à tromper ceux qui la guettaient par le truchement des caméras installées dans le plafond.

Mie écoutait de toutes ses forces. Quelque temps auparavant, une animation inusitée avait éclaté derrière sa porte et ses deux gardiens s'étaient éloignés au pas de course. Un peu plus tard, le calme était retombé, mais un seul homme-robot avait repris sa faction dans le couloir. Depuis, Mie se creusait le cerveau pour trouver un prétexte plausible afin d'attirer son gardien à l'intérieur de l'appartement.

Subrepticement, elle avait caché près de la porte, sur une étagère qu'elle pouvait atteindre facilement, un petit sachet de poivre. Cela n'avait l'air de rien, mais c'était la seule « arme » que la jeune femme estimait efficace contre les serviteurs de l'Organisation, compte tenu du fait qu'il lui était

absolument impossible de s'en procurer de plus destructrices dans l'immédiat.

Mie avait dérobé le poivre après le repas du soir et, quand l'homme-robot était venu chercher le plateau, elle avait éprouvé un instant d'émotion. Mais l'homme n'était qu'une machine et ne s'attachait aux détails que dans la mesure où le Grand Cerveau s'y attachait lui-même.

L'idée de Mie était très simple. Il lui fallait obliger son gardien à lui ouvrir la porte et profiter d'une seconde d'inattention pour l'aveugler en lui jetant le poivre aux yeux. Ainsi, l'homme serait incapable de prendre une décision à la suite d'un ordre du Grand Cerveau, puisque ce dernier ne recevrait plus d'image de la scène se jouant dans l'appartement !

Cela aurait pu paraître grotesque à une personne non avertie, mais Mie Azusa-Beffort avait été « Miss Atomos » et savait parfaitement ce qu'elle faisait.

Restait à trouver le moyen d'attirer l'homme dans l'appartement sans susciter les soupçons du Grand Cerveau ! C'était évidemment le plus difficile. Ensuite, et si tout marchait bien, Mie s'emparerait du fusil désintégrateur et s'ouvrirait un passage en procédant à un nettoyage par le vide…

La jeune femme réalisa qu'elle rêvait une scène qui ne se déroulerait peut-être jamais. À ce jour, seul le docteur Soblen avait réussi à échapper à l'Organisation Atomos…

Assise près de son fils, elle réfléchissait intensément. Une fois, Bob avait été malade. À la suite de ses appels, M^me^ Atomos lui avait envoyé deux médecins et trois gardes. Ce n'était donc pas la bonne méthode…

Mie alluma une cigarette, regarda brûler l'allumette et un déclic se produisit en elle : le feu !

Consciente des caméras qui ne perdaient aucun de ses gestes, elle se retourna, s'arrangea pour que l'allumette tombe à côté du cendrier, sur le tapis de laine qui garnissait le sol. Cœur battant, elle attendit en observant du coin de l'œil l'allumette qui se consumait rapidement, mais celle-ci s'éteignit sans même avoir entamé le tapis…

Mie comprit alors qu'il lui fallait déclencher un véritable incendie pour atteindre son but. Elle prit un livre, alla s'étendre sur son lit, fit semblant de se plonger dans la lecture. D'une main, elle arrachait les pages une à une, les roulait en boule et les expédiait sur le lit…

Bientôt, elle n'eut plus entre les mains que la couverture cartonnée. Elle fit mine de rallumer sa cigarette qu'elle avait laissée s'éteindre, baissa le bras et jeta l'allumette sous le lit en espérant qu'elle enflammerait les boules de papier.

Tout d'abord, rien ne se produisit, puis une légère odeur de brûlé monta à ses narines. Elle ne bougea pas. Pour que son projet réussisse, il fallait que le matelas flambe comme une torche…

Au cours des minutes suivantes, elle fut certaine que le feu s'était éteint de lui-même.

Enfin, une impalpable fumée monta dans l'air, s'épaissit, et un inquiétant ronflement se fit entendre. Yeux clos, Mie semblait dormir. D'un coup, les flammes l'environnèrent, et elle fut forcée de bondir au sol pour leur échapper. Elle recula, apparemment paniquée, tandis que la fumée se répandait en nappes épaisses à travers l'appartement et annulait complètement toute visibilité.

Cela rendait les caméras aveugles, mais l'alerte fut donnée car la porte s'ouvrit brusquement. Mie prit Bob dans ses bras, recula en direction du garde qui s'avançait en braquant un extincteur. Il ne faisait pas attention à elle. Mie bondit dans le couloir, faillit crier de joie en apercevant le fusil désintégrateur appuyé au mur. Retenant Bob d'un bras, elle se baissa et s'empara de la redoutable arme.

Au même instant, quatre hommes apparurent à l'extrémité du couloir. Ils tenaient aussi des fusils, mais Mie savait qu'ils ne tireraient pas. Jusqu'à preuve du contraire, elle et Bob seraient sacrés pour M^{me} Atomos et son Organisation.

Sans hésiter, elle pressa le bouton qui libérait l'effroyable rayon, et les quatre hommes s'évaporèrent dans le néant. Mie comprit alors qu'elle pouvait réellement s'évader. Elle marcha droit devant elle, se retourna à temps pour désintégrer l'homme à l'extincteur qui surgissait de l'appartement d'où la fumée sourdait toujours, et continua sa progression.

Au bout du couloir, Bob s'éveilla, s'agita, et se mit à pleurer doucement en cherchant son pouce. Mâchoires soudées, Mie continua d'avancer. Elle ne voyait aucune fenêtre, ne longeait que des murs de béton sans porte visible, mais, de place en place, l'objectif sournois d'une caméra vrillait sur elle son regard glacé.

Alors qu'elle atteignait un coude, un grésillement se fit entendre, et la voix grinçante de M^{me} Atomos lança, par le truchement d'un haut-parleur :

— C'est une folie, Mie Azusa ! Vous êtes à plus de trente mètres sous terre, dans un couloir sans issue, et une barrière indestructible de rayons magnétiques vous ferme le chemin ! Je vous ordonne de faire demi-tour ! Si vous n'obéissez pas, mes hommes ouvriront le feu sur votre fils !

D'un coup de rayon, Mie désintégra le haut-parleur, les caméras, lâcha le bouton avant que le mur de béton ne se transforme en cendres. Sans le vouloir, M^me^ Atomos venait de lui donner une précieuse indication en lui disant qu'elle se trouvait à trente mètres sous terre. Désormais, Mie savait qu'elle devait chercher à monter pour sortir de la prison qu'elle occupait depuis si longtemps !

Elle marcha encore sans rencontrer d'opposition, buta finalement contre un mur. Le couloir se terminait effectivement en cul-de-sac ! Mie eut une seconde de découragement, regarda Bob qui commençait à peser lourd à son bras mais qui se taisait en suçant son pouce…

— Vous n'y arriverez pas ! lâcha M^me^ Atomos. Revenez en arrière et regagnez votre appartement…

Sa voix venait d'assez loin, probablement d'un haut-parleur central. Mie s'efforça de ne point l'entendre. Elle devinait que la sinistre femme parlait uniquement pour l'empêcher de réfléchir. Elle se concentra, se demanda soudainement pour quelle raison on avait construit un couloir souterrain qui n'aboutissait nulle part.

C'était inutile, cela tombait sous le sens.

Mie leva son arme, libéra le rayon. Le mur s'ouvrit comme une coquille d'œuf, retomba en cendres et dévoila une plate-forme qui devait être un monte-charge fonctionnant grâce à un système hydraulique.

Mie prit place dans l'étrange cabine, abaissa un levier, et l'appareil s'éleva rapidement tandis qu'au loin, M^me^ Atomos continuait de parler dans le vide…

CHAPITRE X

Pendant que le monte-charge grimpait vers la surface à une allure appréciable, la trappe donnant dans l'angle du hangar s'ouvrait lentement en soulevant les caisses qu'elle supportait. Le mouvement était visiblement synchronisé pour que la trappe soit complètement ouverte lorsque le monte-charge atteindrait le niveau du sol.

Plongée dans une obscurité totale, Mie fixait le carré de lumière qui s'élargissait insensiblement tandis que montait la plate-forme. Sa fuite, bien que s'étant soldée par l'anéantissement de cinq hommes-robots, avait été relativement facile grâce à l'arme terrible que son poing étreignait encore, mais la jeune femme redoutait une dernière manœuvre de M^me^ Atomos.

Il était impossible que la sinistre femme ne tente rien contre elle…

Le monte-charge se trouvait à peine à dix mètres de la trappe, maintenant presque totalement ouverte, lorsque le mouvement ascensionnel s'arrêta brusquement. C'était ce que Mie craignait. Elle cria de rage, baissa et releva vainement le levier.

M^me^ Atomos venait de stopper le système hydraulique animant le monte-charge et nul ne pourrait le remettre en marche !

Mie chercha désespérément un moyen de franchir les dix mètres qui lui coupaient la retraite, ne vit que des parois lisses où on ne pouvait trouver prise. Elle jeta son arme désormais inutile, serra son fils contre elle. Tout était perdu !

À l'instant où elle plongeait dans le désespoir, un faisceau de lumière l'environna et la voix étranglée de Smith Beffort lui parvint :

— Bon sang ! C'est Mie et Bob !

Sa stupeur le cloua un instant au bord du puits. Il avait vu la trappe se soulever doucement, avait fait signe à Akamatsu de s'emparer d'un fusil paralysant, et les deux hommes, couverts par le docteur Soblen, s'étaient avancés à pas de loup. Puis le cri de déception que Mie avait poussé s'était fiché comme une vrille dans le cœur de Beffort. Sans trop y croire, il s'était rué au bord du puits, avait braqué dans le vide obscur le rayon d'une lampe électrique…

— Smith ! hurla Mie. Smith !…

Elle était au bord de la crise de nerfs, effraya Bob qui se mit à pleurer. En haut, Beffort paniqua idiotement. L'émotion lui ôtait ses moyens, le figeait sur place. Akamatsu l'écarta vigoureusement, se pencha, jugea la situation en un clin d'œil.

— Remuez-vous, Smith ! Il faut jeter là-dedans le filet de camouflage ! En s'accrochant à ses mailles, votre femme pourra grimper jusqu'à nous…

Tandis que Mie continuait d'appeler, les deux hommes agrippèrent le filet, le traînèrent jusqu'au puits dans lequel ils le laissèrent descendre. Le filet mesurait douze mètres dans le sens de la longueur et, quand il atteignit la plate-forme, Beffort et Akamatsu disposaient encore de deux mètres de sécurité.

— Mie, jeta Akamatsu, accrochez-vous solidement aux mailles, nous allons vous hisser.

La jeune femme glissa les pieds dans les mailles, maintint Bob contre elle de la main gauche, crocha la corde rugueuse de la main droite et annonça qu'elle était prête. Aussitôt, Akamatsu et Beffort se mirent à remonter le filet. Mie et Bob n'étaient pas lourds, mais les mailles se prenaient fréquemment dans les aspérités qui hérissaient le bord du puits, et il fallait les dégager…

Les deux hommes venaient à peine de remonter six mètres de filet quand le système hydraulique se remit brusquement en marche. M^me^ Atomos jouait sa dernière carte et le hasard la servait honteusement : Mie avait précédemment manœuvré le levier de bas en haut et, par un incroyable manque de chance, ce dernier était resté fixé en position de descente !

La plate-forme amorça donc la descente et, simultanément, mais avec beaucoup plus de lenteur, la trappe commença de se refermer !

Beffort et Akamatsu réalisèrent instantanément le danger. S'ils ne se hâtaient pas, la trappe se refermerait sur le filet, le coincerait solidement, isolant ainsi Mie et son fils qui resteraient suspendus dans le puits

ténébreux jusqu'à ce que mort s'ensuive ! Car il n'y aurait qu'une seule manière de les libérer : faire remonter le monte-charge pour dégager la trappe. Une chose que M^me^ Atomos éviterait forcément…

La trappe continuait de se fermer. Akamatsu et Beffort travaillaient courbés, dans des conditions pénibles, mais leur précieux fardeau n'était plus qu'à un mètre de la surface. Mie se taisait, regardait avec horreur la trappe qui descendait avec une lenteur épouvantable, comme pour mieux concrétiser la puissance du destin mauvais qu'elle matérialisait, puis, d'un coup, Mie se trouva à l'air libre…

— Ça va, maintenant, haleta Akamatsu qui était en sueur, je vous conseille de lâcher Bob si vous ne voulez pas l'étouffer.

Beffort souleva sa femme et son fils dans ses bras, marcha vers le hangar tandis que la trappe se soudait au sol avec un sinistre claquement, et dit à Soblen qui s'avançait :

— À plus tard les congratulations, doc !

M^me^ Atomos ne va pas en rester là. Attrapez le talkie-walkie et demandez à Moss de nous rejoindre avec un détachement fortement armé ! Qu'il réclame des lance-flammes à l'état-major…

Soblen se précipita dans le hangar, commuta en émission et déploya la courte antenne. Si Smith demandait des lance-flammes, c'était évidemment parce qu'il craignait une intervention massive des robots de l'Organisation Atomos ! Or, jusqu'à ce jour, le feu était la seule arme capable d'arrêter ces indestructibles mécaniques humaines qu'un diabolique cerveau-moteur protégeait de la mort…

Akamatsu s'épongea le front, ramassa les deux fusils paralysants que lui-même et Beffort avaient abandonnés sur les pavés, se redressa et poussa un cri d'alarme : du fond de l'allée, côté port, une masse grouillante arrivait au triple galop !

— Smith ! Les monstres !

Beffort déposa Mie et son fils sous le hangar, se rua au-dehors. Les bêtes arrivaient comme la foudre, silencieusement, babines relevées sur des crocs menaçants…

Akamatsu pressait déjà la détente de son fusil paralysant, et Beffort l'imita. Plusieurs bêtes roulèrent au sol, complètement paralysées pour soixante minutes, mais les autres continuèrent leur charge sauvage. Il y avait là près d'un millier de monstres…

— Nous ne les arrêterons pas, lâcha Beffort. En attendant Moss et ses hommes, réfugions-nous dans le hangar, Yosho !

Les deux hommes reculèrent vivement, unirent leurs efforts pour fermer la lourde porte métallique, y parvinrent juste à temps pour éviter l'attaque des premiers monstres dont les griffes crissèrent contre le métal.

— L'autre porte ! hurla Soblen.

Beffort jura, pivota fusil en main, sprinta vers la petite porte que Jewell avait empruntée un peu plus tôt. Elle ne pouvait laisser passer qu'un homme à la fois, mais deux monstres s'y présentèrent simultanément. Beffort ouvrit le feu en continuant de courir, vit les bêtes inertes s'amonceler devant l'étroite entrée. L'index crispé sur la détente, Beffort vida le réservoir de son fusil, atteignit le seuil et repoussa le battant avec une violence rageuse.

Ils étaient sauvés, mais demeureraient prisonniers tant que Moss n'aurait pas dégagé le secteur…

---oOo---

Ignorant tout des événements qui se déroulaient dans les docks, William Jewell et ses hommes-grenouilles examinaient pouce par pouce le fond du port, et plus précisément le quai dans sa partie immergée marquant l'extrémité du quartier des docks.

Sous l'eau sombre, les six nageurs sous-marins frôlaient le mur de ciment que leur lampe frontale illuminait pauvrement. De temps à autre, l'un d'eux remontait pour tenir Jewell au courant de la progression des recherches. Le directeur du F.B.I. local se tenait debout sur le pont d'une vedette de la garde côtière, inspectait le quai à la lueur d'un projecteur orientable.

Ils étaient sur place depuis seulement vingt minutes et devaient accomplir une tâche qui pouvait demander des heures et qui, de toute façon, était vouée à l'échec. Cela, Jewell l'ignorait, évidemment, ainsi que ses nageurs. En fait, seule M^{me} Atomos savait exactement où aboutissait le tunnel sous-marin reliant le bassin de son refuge au port, et il eût fallu que quelqu'un, préalablement renseigné par Mie sur la profondeur à laquelle était construit l'abri, réfléchisse à la question pour comprendre que le tunnel devait être fermé en permanence.

En effet, l'abri se trouvait bien en dessous du niveau des eaux et eût été complètement noyé si le tunnel avait communiqué directement avec la mer. Un bouchon de ciment obstruait donc son orifice. Un bouchon fixé depuis des années, couvert de mousse et parfaitement indécelable.

Quand Mme Atomos le ferait sauter, ce serait pour fuir à bord de son submersible, quitte à sacrifier irrémédiablement l'abri que les flots envahiraient à tout jamais.

---oOo---

Tandis que Jewell opérait inutilement dans le port, la flotte de l'amiral Greens faisait route vers la baie de Chesapeake heureusement très proche de la rade du cap Lookout.

Greens avait déjà tenté de couler les engins de Mme Atomos, mais, cette fois, il pensait que jamais les circonstances n'avaient été plus favorables. La baie de Chesapeake était un piège terrible d'où Mme Atomos ne pourrait s'échapper. Entre Norfolk et le cap Charles, la baie se terminait par un étroit goulet que les navires de guerre contrôleraient aisément. À peine vingt-quatre kilomètres !

Greens aurait donné sa tête à couper que Mme Atomos ne sortirait jamais de la baie, même si elle utilisait un sous-marin.

---oOo---

Le général d'aviation Salem était du même avis que l'amiral Greens. Sur les terrains militaires de Washington, Richmond et Salisbury, des centaines de bombardiers et de chasseurs n'attendaient qu'un signal pour se ruer à l'attaque. Sur ordre de l'Amirauté, aucun navire n'était plus autorisé à naviguer dans la baie de Chesapeake. Lorsque cet ordre serait transgressé, cela signifierait que le bâtiment fautif devrait être coulé.

Comme seule Mme Atomos pourrait commander ce bâtiment, la conclusion s'imposait d'elle-même…

---oOo---

Le commandant Moss abaissa ses jumelles de nuit et dit au lieutenant Ashting :

— Nous allons faire un vrai carnage. Les… monstres sont groupés autour du hangar, et nous n'aurons qu'à tirer dans le tas !

Amer, il se retourna, observa la colonne qu'il précédait : huit chars lourds équipés de canons lance-flammes, six automitrailleuses, deux cents hommes armés de mitraillettes… Tout cela pour abattre quelques malheureux Américains transformés en monstres par le machiavélisme de Mme Atomos !

— Il faut le faire ! murmura Ashting. C'est une opération douloureuse, mais nécessaire, mon commandant. Beffort et ses amis risquent leur peau dans l'aventure. Puis, notre intervention ne sera peut-être pas aussi facile que nous le croyons…

Moss haussa les épaules, leva la main. Sa jeep s'ébranla et pénétra dans l'enceinte des docks en entraînant tout le convoi derrière elle. À cent mètres, Moss s'écarta, donna l'ordre d'ouvrir le feu.

Immédiatement, les automitrailleuses et les fantassins déclenchèrent un tir meurtrier, et l'allée centrale fut, en un instant, jonchée de cadavres. Les monstres ne fuyaient pas, restaient exposés à la mitraille, et leur attitude avait quelque chose de bouleversant.

— Pas facile, hey ? grommela Moss avec écœurement.

L'œil rivé à ses jumelles, Ashting surveillait la trappe. Par l'intermédiaire du talkie-walkie, Beffort lui avait dit de se méfier des serviteurs de l'Organisation équipés de fusils désintégrateurs. Avisé de ce détail, Moss s'était contenté de ricaner. Comme tous ceux qui n'avaient jamais combattu M^me^ Atomos, il doutait de l'existence d'armes aussi redoutables.

— Mon commandant, dit Ashting dans le fracas des détonations, la trappe se soulève !

Moss vérifia. La trappe était effectivement à plus de cinquante centimètres du sol et ne cessait pas de monter. Moss se tourna vers Ashting.

— Appelez Beffort, et demandez-lui ce que nous devons faire dans l'immédiat…

Ashting s'empara du talkie, passa en émission.

— Ashting, dit-il. Vous m'écoutez, Beffort ?

— Oui. Où en êtes-vous ?

— Le terrain est nettoyé, mais la trappe s'est mise en mouvement. Je…

— Pas un instant à perdre ! coupa Beffort. Dans un instant, le monte-charge arrivera au niveau du sol et vous serez sous le feu des fusils désintégrateurs ! Évacuez les hommes et faites avancer les chars. Qu'ils attaquent au lance-flammes. Le puits doit être transformé en brasier ! Faites vite, Ashting, sans quoi nous serons tous désintégrés…

Moss, qui avait entendu, donnait déjà ses consignes.

Les fantassins et les automitrailleuses s'écartèrent pour laisser le passage aux chars, et ceux-ci s'avancèrent lourdement. D'un coup d'accélérateur, le chauffeur qui pilotait la jeep de Moss mit son véhicule à l'abri d'un hangar. Moss sauta à terre, regarda les chars qui n'étaient plus qu'à une trentaine de

mètres de leur objectif, se demanda pourquoi ils tardaient tant à cracher le feu.

— Bon Dieu ! Jura Ashting, qu'est-ce qu'ils attendent ? La trappe est presque au bout de sa course !

À la même seconde, le monte-charge apparut dans la lumière des projecteurs. Il était occupé par huit hommes revêtus de la combinaison noire de l'Organisation Atomos et armés de fusils désintégrateurs. C'était incroyable, mais ces huit hommes représentaient une puissance de feu supérieure à celle d'une division…

— Tirez ! hurla inutilement Ashting aux tankistes.

Il sentit que les chars allaient tirer, mais un éclair éblouissant jaillit du monte-charge, et les deux premiers blindés se désintégrèrent instantanément, retombèrent en poussière sans le moindre bruit. Ç'avait été si fulgurant que tous les assistants en restèrent pétrifiés.

Puis, tandis que deux autres blindés disparaissaient dans le néant, un tank cracha subitement un jet d'octogel en fusion. La langue de feu zébra la nuit en grondant, s'abattit sur le monte-charge, s'engouffra dans le puits en carbonisant tout sur son passage, et Moss vit les huit serviteurs de M^me^ Atomos se transformer en boules de feu gesticulantes, se tordre en noircissant comme une allumette qui se consume…

Délivrés de leur panique naissante, les tankistes réduisaient maintenant le paysage en succursale de l'enfer, et Moss fut contraint de les stopper par radio. Alors, tandis que des incendies se déclaraient un peu partout dans les bâtiments bourrés de marchandises, Beffort et son petit groupe sortirent du hangar et foncèrent pour échapper aux flammes…

CHAPITRE XI

Dans le même temps, les monstres de M^me^ Atomos sortirent de la nuit qui les protégeait et se mirent à errer dans les rues de Baltimore où ils se firent abattre. Brusquement, ils avaient perdu toute agressivité, tout esprit d'initiative…

Devant l'hôtel Emerson, les deux G'men chargés par Beffort de surveiller Arthur Fraser virent ce dernier quitter l'hôtel et se diriger d'un pas vif vers le port. Les deux agents fédéraux avaient ordre de ne pas intervenir, mais de pister Fraser. Ils commencèrent donc leur filature, sans savoir qu'ils suivaient des instructions que le cours des événements avait rendues sans objet.

Fraser évita les docks, aborda le port par l'ouest. Il était tête nue et ne portait pas de bagage. Il s'arrêta un instant, regarda la lueur de l'incendie qui faisait rage dans les docks et se remit en marche. Maintenant, il courait presque.

Au bout du môle, il s'engagea sur la passerelle d'un yacht et disparut. Les agents fédéraux descendirent de voiture, se dissimulèrent tant bien que mal et attendirent. Au cours des dix minutes qui suivirent, quatre femmes et sept hommes arrivèrent et montèrent sur le yacht. Ils ne paraissaient pas se cacher, mais étaient néanmoins venus les uns après les autres probablement pour ne point attirer l'attention.

Cela ressemblait tout à fait à une réunion de société secrète. Les fédéraux relevèrent le nom du bateau, le Aimota, ses caractéristiques, et l'un d'eux retourna à la voiture afin de passer un message au central.

Malheureusement, à cet instant, Beffort et son groupe étaient encore dans le quartier des docks, et William Jewell et ses hommes-grenouilles

sondaient toujours le quai jouxtant les docks.

L'octogel est un carburant qui brûle longtemps en dégageant une effroyable chaleur, et près de quinze mille litres de ce liquide dévastateur s'étaient engouffrés dans le puits.

À cause du mur précédemment désintégré par Mie, l'octogel se répandit dans l'abri, roula comme lave en fusion jusqu'à la salle où opérait le relais régional de Grand Cerveau, grilla ses fils, les connexions, fit éclater les lampes et, en bref, réduisit l'installation à un tas de ferraille inutilisable.

Il se produisit un temps mort avant que le Grand Cerveau, installé très loin de là, sur l'île Atomia, ne reprenne les choses en main, et ce fut à ce moment que les monstres furent livrés à eux-mêmes et se firent tuer par les forces de l'ordre.

En ce qui concernait Fraser et ses semblables, la panne fut moins grave en ce sens que les cerveaux-moteurs enregistraient une série d'ordres à l'avance, et ne se traduisit que par l'arrêt très court de Fraser qui regarda brûler les docks, mais M^me^ Atomos passa un terrible moment.

Elle s'était vouée à une mécanique extraordinaire de précision et de régularité, car il lui était impossible de tout faire par elle-même, mais cette mécanique avait accumulé les responsabilités au point que la vie de M^me^ Atomos en dépendait. Par un rigoureux système de programmation, le Grand Cerveau doublait en quelque sorte le cerveau dément de M^me^ Atomos et était quasiment devenu son âme. Si cette machine s'arrêtait un jour, la vie de la sinistre femme risquait fort de s'arrêter du même coup.

Ainsi, la bonne marche et la défense du sous-marin étaient assurées par le Grand Cerveau. M^me^ Atomos ne se réservant que le pilotage qu'elle pouvait modifier à sa guise.

Après l'évasion de Mie et de son fils, après la mort de huit de ses serviteurs, la destruction du relais régional et la découverte de l'abri par Smith Beffort, il ne restait plus à M^me^ Atomos qu'à prendre la fuite. C'était une nouvelle défaite, mais beaucoup d'Américains avaient tout de même trouvé la mort dans la bataille de Baltimore, et cela suffisait à consoler la Japonaise.

Elle prit place dans le submersible avec les six serviteurs restants, s'installa au poste de commandement et expédia une série d'ondes ultra-courtes. À cent mètres de là, une charge de dynamite soigneusement calculée fut mise à feu, et une déflagration pulvérisa le bouchon de ciment, souleva l'eau du port en un énorme geyser qui retomba en crépitant…

---oOo---

L'explosion déchiqueta deux nageurs sous-marins qui se trouvaient à proximité, et la vedette qu'occupait Jewell se mit à danser sur les flots brusquement déchaînés. Des barques s'écrasèrent contre les quais et des vagues de trois mètres déferlèrent dans le port si tranquille une seconde auparavant.

Jewell, qui était jusqu'alors préoccupé par la fusillade et les incendies des docks, réalisa soudain que cette explosion sous-marine préludait certainement à une tentative de fuite de M^me^ Atomos. Il bondit sur la radio, expédia un message d'alerte générale que Greens et Salem captèrent sur-le-champ.

Puis l'amiral demanda des précisions :

— Un bâtiment tente-t-il de quitter le port ?

— Je ne sais pas, jeta Jewell. Il faut attendre. Pour l'instant, tout est calme… Eh ! Un instant !

Du coin de l'œil, il venait d'apercevoir le yacht Aimota qui se coulait comme une ombre dans la passe. Compte tenu des circonstances, Jewell devait fatalement se laisser abuser.

— Un bateau franchit la passe ! clama-t-il à l'intention de Greens.

— Ne vous énervez pas, je vous prie. De quel type de bateau s'agit-il, monsieur Jewell ?

Greens n'avait aucun mérite à être plus calme que Jewell. Il était tranquillement installé sur son cuirassé, à près de deux cent cinquante kilomètres de là (plus précisément à l'entrée de la baie de Chesapeake) et avait du temps devant lui avant de voir M^me^ Atomos lui rentrer dedans ! Ce fut exactement ce que Jewell pensa tandis que la vedette continuait de danser sur les vagues, que la fumée noire et puante en provenance des docks lui piquait la gorge et que les cadavres déchiquetés des plongeurs flottaient à la surface au milieu d'une large flaque de sang.

— Écoutez, amiral, dit-il, mauvais, ici on est sur le front, et ça pète de tous les bords ! Un bateau quitte le port, voilà tout ! Débrouillez-vous avec ça !

Ce fut la dernière phrase qu'il prononça. La seconde suivante, le sous-marin de M^me^ Atomos sortait du tunnel, pénétrait dans le port et coulait tout ce qui flottait à coups de canons désintégrateurs !

M^me^ Atomos partait, mais laissait beaucoup de souvenirs derrière elle…

---oOo---

Beffort laissa sa femme et son fils à la garde d'une équipe d'agents fédéraux et se rendit avec Soblen et Akamatsu au centre du F.B.I.

Là, les trois hommes purent prendre connaissance des rapports qui n'avaient cessé d'affluer depuis le début des opérations. Ils apprirent l'extermination des monstres, le départ de Fraser de l'hôtel Emerson. Ils se demandaient ce que cela signifiait lorsque deux messages arrivèrent au central. L'un émanait des G'men qui surveillaient le yacht Aimota et indiquait que le bâtiment semblait se préparer à appareiller. L'autre fut capté par radio. C'était le signal d'alerte générale lancé par William Jewell, son court dialogue avec l'amiral Greens et la fin brutale de l'émission à un moment où rien ne la laissait prévoir. Puis les G'men en faction sur le môle expédièrent un nouveau message depuis leur voiture :

— Le yacht vient de franchir la passe et ouvre le feu sur les bateaux amarrés dans le port ! La vedette côtière de Jewell et une vingtaine de bâtiments sont désintégrés sous nos yeux ! Un gros cargo suédois, le Göteborg, vient de disparaître en une fraction de seconde, comme effacé par un invisible coup de gomme… C'est hallucinant ! Nous allons…

Comme pour Jewell un instant plus tôt, l'émission s'arrêta brusquement et personne ne répondit à l'indicatif que lançait le radio du central.

— Demandez au général Salem de faire intervenir ses bombardiers ! ordonna Beffort. Il ne faut pas que le Aimota ait la possibilité de gagner le large. S'il y parvient, nous allons mettre des jours et des jours pour le retrouver. La baie est parsemée de criques…

— Comment s'appelle ce yacht ? coupa Soblen avec une inexplicable et soudaine passion.

— Le Aimota, répondit Beffort.

Le savant sauta de sa chaise.

— Nous sommes des imbéciles, Smith ! s'exclama-t-il rageusement. Ce bateau aurait dû être fouillé depuis longtemps, car son nom est celui, inversé, de l'île Atomia ! M^me^ Atomos a déjà fait ce coup avec le yacht Somota dans la baie de Palm Beach !

Beffort crispa les poings.

— Vous avez raison, doc. Nous avons été manœuvres comme des enfants. Si nous avions découvert ce yacht, la tragédie de Baltimore eût sans doute été évitée, mais maintenant que le mal est fait, il faut parer au plus pressé.

Pendant que nous combattions dans les docks, M^me^ Atomos et ses serviteurs embarquaient sur le yacht…

— Invraisemblable ! fit Akamatsu. Cela n'est qu'une ruse dont M^me^ Atomos va profiter pour nous échapper. Cette femme est trop habile pour avoir embarqué sur un bateau qui n'avait aucune chance de passer inaperçu ! D'ailleurs, veuillez noter que le Aimota fait le nécessaire pour se faire remarquer.

Beffort approuva muettement, passa sa main sur son visage que la fatigue commençait à creuser. Maintenant que Mie et Bob étaient hors de danger, il n'avait plus qu'un unique objectif : abattre une fois pour toutes M^me^ Atomos et son Organisation.

Seulement, dès les premiers échanges, la Japonaise marquait des points.

— En fin de compte, dit Soblen, M^me^ Atomos peut parfaitement se balader dans Baltimore à notre nez et à notre barbe, puis prendre place dans le premier avion qui décollera ! Smith, je crois qu'il est grand temps de faire jouer les rouages de la force « Dragon Vert » !

— D'accord, doc. Occupez-vous de prévenir Owen Bernitz…

— Et vous ?

— J'ai l'intention d'aller regarder de plus près ce qui se passe sur le Aimota.

— Avez-vous oublié que les bombardiers de Salem doivent le couler ? objecta Akamatsu.

Beffort secoua le front.

— J'ai bien peur qu'ils ne puissent le repérer, Yosho. La nuit est sombre, et le yacht va s'efforcer de serrer la côte au plus près. Avec un canot rapide, nous pouvons le rattraper et renseigner les avions sur sa position… Puis, on ne sait jamais. Prévoyant la manière dont nous allions raisonner, pourquoi M^me^ Atomos n'aurait-elle pas effectivement décidé de prendre place sur le Aimota ?

— Vu sous cet angle, ironisa Soblen, tout est possible !

Beffort ignora le savant, prit Akamatsu par le bras.

— Venez, Yosho. Soblen est jaloux parce que nous ne l'emmenons pas. Il adore risquer sa vie !

— Si j'avais une femme et un fils, tempêta Soblen, je resterais tranquillement ici, au lieu de courir à la désintégration…

Beffort lui sourit gentiment et referma la porte.

---oOo---

À six milles de Baltimore, le Aimota mit en panne. Il se confondait avec la nuit en raison de sa peinture sombre et n'avait naturellement aucun feu de position.

Quelques minutes coulèrent, puis un sous-marin émergea presque contre le flanc du yacht. Les passagers et l'équipage de ce dernier embarquèrent dans une chaloupe, gagnèrent le submersible et disparurent dans ses entrailles. Mais le sous-marin ne bougea pas. Il attendait un serviteur de l'Organisation qui se trouvait encore sur le yacht.

Il s'agissait de Fraser, qui s'activait dans la coursive, suivant les instructions que lui donnait le Grand Cerveau. Son rôle consistait à brancher un déclic électrique à la porte supérieure de la coursive. Ce déclic commandait un fil relié à une caisse d'explosif. Lorsqu'on pousserait la porte, le yacht sauterait en entraînant dans la mort ceux qui auraient la malchance de l'occuper à cet instant…

Fraser termina son travail, alluma les feux de position du Aimota avant de monter dans un youyou qu'il utilisa pour rallier le sous-marin. Après quoi il coula la chaloupe et le youyou à l'aide d'une hache et se glissa dans le kiosque du bâtiment.

Un instant plus tard, le sous-marin avait disparu et le Aimota dérivait lentement vers le sud-est.

---oOo---

Le coup de fil que donna le docteur Soblen était tardif, puisqu'il était près de trois heures du matin, mais dans le camp occupé par la redoutable force « Dragon Vert », on ne dormait jamais que d'un œil.

L'homme qui répondit à Soblen alla réveiller Owen Bernitz (ancien tueur que Beffort avait littéralement arraché aux bras de la chaise électrique) et Bernitz vint en ligne sans même prendre le temps d'allumer un cigare.

— Bonjour, monsieur Bernitz, fit poliment Soblen qui avait maintenant beaucoup d'estime pour le gros truand. Désolé de vous tirer des draps, mais nous avons besoin de vous ici.

— Okay, doc, je m'y attendais ! Mon équipe est prête à démarrer depuis que j'ai entendu parler des monstres de Baltimore à la télé. Qu'est-ce qui se passe, au juste ?

— M^me^ Atomos nous a échappé. En un mot, elle navigue actuellement dans la baie de Chesapeake à bord d'un yacht qui s'appelle le Aimota…

— Faut couler le rafiot ! grogna Bernitz.

— Laissez-moi finir, Owen. Le « rafiot » sera évidemment coulé, mais je ne crois pas qu'il entraînera M^me^ Atomos au fond de l'eau. Si vous voulez mon avis, notre ennemie ne se trouve pas à son bord !

— Vous venez de dire que…

— Version officielle, Owen.

— Alors ?

— Baltimore est en état de siège. Toutes les voies de communications sont contrôlées par l'armée et la police, ainsi que l'aéroport, la gare, etc. M^me^ Atomos ne pourra donc pas fuir par terre. Il lui reste néanmoins les deux cent cinquante kilomètres de la baie pour se cacher, y compris l'embouchure du Potomac, du Rappahannock, de la Susquehanna…

— Ne vous fatiguez pas, doc, j'ai pigé ! Quel sera notre boulot dans ce micmac ?

— Vous devrez naturellement essayer de retrouver M^me^ Atomos…

— Nous sommes trois cents, et la baie mesure deux cent cinquante kilomètres ! Ce ne sera pas du gâteau !

— Quand il s'agit de M^me^ Atomos, répondit suavement Soblen, ça n'est jamais du gâteau, Owen. Partez immédiatement. Je vous attends au central F.B.I. de Baltimore. Nous mettrons au point un plan d'action en tenant compte des événements qui se seront déroulés d'ici là. Il est trois heures. Dans combien de temps serez-vous à Baltimore ?

— J'arriverai avec une première vague vers quatre heures, le reste suivra de quinze en quinze minutes. À bientôt, doc…

Soblen raccrocha, se frotta les mains. Dans une heure, M^me^ Atomos aurait à ses trousses une meute armée de fusils paralysants dont elle aurait bien du mal à éviter les coups.

CHAPITRE XII

Beffort et Akamatsu gagnèrent le port et constatèrent au premier coup d'œil que M^me^ Atomos n'avait pas fait de quartier. La plupart des navires avaient été désintégrés avec leur équipage et les installations portuaires n'étaient plus que ruines, sauf sur le quai ouest qui avait mystérieusement été épargné par le terrible rayon.

Le môle où se tenaient, vingt minutes plus tôt, les deux agents fédéraux chargés de surveiller Fraser et qui avaient annoncé que le Aimota ouvrait le feu, ressemblait maintenant à une vieille digue à demi écroulée sur toute la longueur de sa face attenante au port. Par contre, et de manière assez surprenante, son autre face était intacte.

Sur le moment, Beffort et Akamatsu enregistrèrent simplement ce détail. Ils ne devaient l'analyser que plus tard… Quai ouest, ils choisirent une vedette côtière du même type que celle que Jewell avait utilisée. Un bâtiment rapide, doté d'un projecteur, d'une mitrailleuse de 12,5 mm, d'un poste de radio émetteur-récepteur, et que commandait un enseigne de vaisseau assisté d'un mitrailleur et d'un mécanicien.

Beffort avait pleins pouvoirs pour réquisitionner n'importe quel organisme civil ou militaire, une division blindée ou un groupe de bombardiers. Il se fit connaître, montra son ordre de mission portant le sceau de la Maison-Blanche et signé de la main du Président qui lui enjoignait d'avoir à capturer M^me^ Atomos morte ou vive. Généralement, la présentation de ce document jetait un froid. Ce jour-là, Beffort tombait sur des types sensibilisés par la mort de Jewell et de leurs camarades, qui ne rêvaient que de vengeance et auxquels l'inaction pesait.

— À vos ordres, monsieur Beffort, dit l'officier. Mon nom est Wilson. Après ce que je viens de voir ici, je suis prêt à courir après M^me^ Atomos, même si elle s'en va dans la lune.

Beffort remercia d'un geste et dit :

— J'espère que nous n'aurons pas besoin d'aller si loin. Nous devons retrouver un yacht, le Aimota, qui doit naviguer en ce moment au large de Baltimore. Inutile de vous conseiller la prudence. Les canons désintégrateurs de M^me^ Atomos sont terrifiants, mais ils ont cependant un point faible : ils ne portent pas à plus de cinq cents mètres. À nous de respecter cette distance. Prévenez votre pilote.

Akamatsu et Beffort embarquèrent. Ils avaient leurs fusils paralysants et se portèrent de part et d'autre du poste de pilotage.

— Tous feux éteints, demanda Beffort alors que la vedette débordait déjà. Nous jouons à qui apercevra l'autre le premier. Faites le maximum pour que nous soyons gagnants. Sans quoi…

Il laissa sa phrase en suspens, sûr que les marins n'avaient pas besoin qu'on leur fasse un dessin, et la vedette força l'allure, déjaugea sèchement, franchit la passe en laissant derrière elle une gerbe d'écume. À trois milles de Baltimore, Akamatsu aperçut les feux de position d'un navire assez bas sur l'eau. Wilson braqua ses jumelles de nuit sur le point indiqué, examina longuement le bâtiment et déclara :

— C'est un yacht qui correspond au signalement du Aimota, mais si c'est bien lui, je ne comprends pas pourquoi ses feux sont allumés, ni pourquoi il est en panne !

— Quelle est la distance qui nous sépare ?

— Environ un mille.

Beffort fronça les sourcils. Tout cela ne lui disait rien qui vaille.

— Un piège ? avança Akamatsu.

— Bon… il faut voir. Avancez doucement, Wilson, et en silence, si possible… Nous stopperons lorsque son nom deviendra lisible.

L'officier donna ses ordres à mi-voix, et la vedette réduisit son allure, se mit à progresser sans bruit dans la pénombre. La mer était plate, à peine moutonneuse. Au loin brillaient les lumières de Baltimore, de Sparrows Point. Tout était calme.

— M. Beffort, pour le général Salem ! beugla soudain la voix nasillarde d'un speaker.

— Bon Dieu ! jura Beffort. Baissez ce poste, j'arrive !

Wilson baissa le son et Beffort se pencha sur le micro.

— Ici, Beffort. Qui parle ?

— Le central F.B.I. de Baltimore, sir, pour le général Salem qui demande la position du yacht Aimota. Ses bombardiers survolent actuellement un bâtiment immobile au large de Sparrows Point…

— Qu'il attende ! jeta Beffort. J'appellerai quand le moment sera venu. Faites silence sur les ondes. M^me^ Atomos possède aussi un récepteur !

Furieux, il coupa et retourna derechef sur le pont.

— Alors, demanda-t-il à Akamatsu qui épiait le yacht grâce aux jumelles de Wilson, est-ce le Aimota ?

— C'est lui, souffla le Japonais, mais si vous voulez m'en croire, Smith, il n'y a plus personne à son bord. Qu'est-ce que ce ronronnement ?

— Les zincs de Salem, le renseigna Beffort avec un rictus. Ils ont tellement peur du rayon qu'ils volent à douze mille pieds ! De là-haut, les feux du Aimota doivent être à peine visibles ! Dites-moi, Yosho, que voyez vous dans la pochette-surprise de M^me^ Atomos ?

— Rien de bon pour nous, Smith. Ce bateau est là pour que nous montions dessus, non ?

— Sûr, et c'est diablement tentant ! Je crois que rien ne m'empêchera d'y monter !

— Pourquoi ?

— Je veux savoir si le Aimota dispose réellement d'un armement désintégrateur.

— C'est indiscutable, voyons !

Beffort secoua négativement la tête.

— Je viens de me souvenir de l'aspect étrange que présentait le môle. Il était détruit mais seulement d'un côté. Or, si le rayon l'avait frappé horizontalement, ça n'aurait pas été le cas.

Akamatsu abaissa ses jumelles, dévisagea Beffort avec intérêt et dit :

— Cela est important ! Le Aimota ne pouvait effectivement que déclencher un tir horizontal, puisqu'il se trouvait au même niveau que le môle. Et ce dernier présentait tout à fait l'aspect d'un ouvrage ayant été balayé par un rayon dirigé de bas en haut !

— Nous y sommes, dit Beffort. La masse de la construction faisait écran, ce qui a épargné les installations situées en retrait. Donc, la conclusion qui s'impose est la suivante : seul un sous-marin aurait pu diriger ce tir !

— Ou le Aimota, à condition de disposer d'un canon désintégrateur installé à fleur d'eau…

Comme le sourire de Beffort s'accentuait, Akamatsu ajouta :

— C'est évidemment invraisemblable, mais, avec M^me^ Atomos, qui peut dire ce qui est logique ou pas ?

— Conclusion, dit Beffort posément : il faut examiner le yacht de plus près… Wilson ! Poussez un peu vos moteurs ! Maintenant, nous pouvons y aller carrément !

Tandis que la vedette repartait à vive allure, Akamatsu posa sa main sur le bras de Beffort et dit :

— Je ne suis pas ennemi de l'attaque à outrance, Smith, mais cette fois, j'ai le sentiment que vous nous faites courir un risque inutile. Si le Aimota est abandonné, vous ne trouverez rien à son bord.

— Je veux une simple confirmation…

— M^me^ Atomos savait que la curiosité nous pousserait à inspecter le yacht. Soyez persuadé qu'elle a fait le nécessaire pour que nous n'en sortions pas vivants.

Beffort eut un mouvement d'impatience.

— Écoutez, Yosho. Je ne tiens pas à mourir, mais nous devons absolument savoir si le Aimota a pu porter un équipement désintégrateur. Si oui, et en admettant que la disposition de cet équipement ait autorisé la destruction du môle par un tir dirigé de bas en haut, nous pourrons en déduire que M^me^ Atomos a embarqué sur un autre bâtiment de surface. Si non, l'existence d'un submersible dans la baie de Chesapeake sera prouvée et nous saurons comment orienter nos recherches. Voilà, je ne veux qu'une certitude…

Akamatsu renonça à persuader Beffort qu'il allait commettre une folie, parce que c'était inutile mais aussi parce que cette vérification s'imposait.

La vedette s'approcha du yacht, heurta durement une épave à demi immergée. L'un des marins raccrocha à l'aide d'une gaffe, l'amena contre le flanc de l'embarcation, là où la lampe du poste de pilotage jetait une lueur discrète, et tous purent voir qu'il s'agissait d'une chaloupe éventrée. À sa proue, on distinguait sans peine le nom du bâtiment auquel elle appartenait : le Aimota.

— Cette chaloupe a été coulée par un amateur, commenta Wilson. Il ignorait qu'une embarcation en bois, même disloquée, est pratiquement

insubmersible et qu'il faut la charger lourdement pour qu'elle disparaisse dans les profondeurs.

— Abordez le yacht, demanda Beffort. Je vais prendre pied sur les premières marches de l'échelle et vous gagnerez vos distances…

— Je vais avec vous, décida Akamatsu.

— Pas du tout, Yosho. Vous me couvrirez avec votre fusil paralysant. Puisque risque il y a, ne mettons pas tous nos œufs dans le même panier.

Une fois de plus, le Japonais s'inclina. Il était très difficile de discuter avec Beffort lorsqu'il avait pris une décision. La vedette accosta le yacht et Beffort sauta sur l'échelle qui ne comportait que quelques marches.

— Éloignez-vous, maintenant ! intima-t-il.

La vedette décrivit un arc de cercle, se plaça à une encablure du Aimota. Beffort attendit qu'elle se fût immobilisée et sauta sur le pont. Il connaissait assez les méthodes de M^me^ Atomos pour deviner la nature du piège qu'elle avait mis en place, savait très bien qu'une explosion se produirait s'il agissait comme on l'avait prévu.

Il avança, fit mine de descendre dans la coursive, stoppa à mi-chemin et scruta la mer. Quelque part dans l'obscurité, il aurait juré que M^me^ Atomos attendait. Elle devait être assez loin du Aimota, afin de ne pas être prise sous un éventuel bombardement, et ne distinguait sans doute pas les détails, mais cela lui était indifférent. Si le yacht sautait, la lueur et le bruit de l'explosion seraient perceptibles à des kilomètres…

Au bas des marches, la porte soigneusement fermée intrigua tout de suite Beffort : quand on évacue un bateau, est-il normal de refermer les portes derrière soi ?

Il se garda d'y toucher, remonta sur le pont, brisa d'un coup de coude la vitre d'une cabine. Il se glissa dans l'étroite pièce, fit pivoter la porte et se trouva dans la coursive. Là, il constata que ses soupçons étaient fondés en découvrant la caisse d'explosif et le système de déclenchement installé par Fraser.

Avec précaution, il examina à fond le bâtiment, revint sur le pont avec l'assurance que le Aimota n'avait jamais été équipé d'aucune espèce d'armement. Après un instant de réflexion, il acquit la conviction que cette situation pouvait être mise à profit pour tromper M^me^ Atomos et peut-être l'amener à se découvrir.

Il rafla tous les filins qu'il put trouver, les attacha bout à bout, obtint ainsi un fil mesurant environ cent cinquante mètres. Son idée consistait à faire

sauter le yacht à distance, en faisant pivoter la porte de la coursive à l'aide du fil. Il y avait mieux, dans le genre télécommandé, mais Beffort estimait que le temps jouait contre lui et qu'il devait se contenter des moyens du bord. Habilement, il relia le fil à la poignée, bloqua la clenche avec une feuille de mica arrachée à son porte-cartes et immobilisa le battant afin qu'il demeure fermé en le coinçant à l'aide d'une lourde planche à découper en provenance de la cuisine. Après quoi il remonta sur le pont et fit signe à la vedette d'approcher. Tandis que le bâtiment se dirigeait sur le yacht, Beffort disposa le fil sur le pont de manière à ce qu'il se déroule sans à-coup, fit une boucle de sécurité qui ne se dénouerait que sous une forte traction et se plaça sur l'échelle.

Une minute plus tard, la vedette accostait. Beffort embarqua en tirant le fil derrière lui et dit :

— Okay, Wilson. Vous pouvez déborder…

— Où allons-nous ? s'enquit l'officier.

— Jusqu'au bout de ce fil. Quand il sera tendu, je tirerai dessus. Une porte s'ouvrira à l'entrée de la coursive, et le Aimota volera en éclats ! Il y a là-dedans assez d'explosif pour réduire en poussière un porte-avions !

— Pourquoi faire sauter ce bateau ? demanda Akamatsu.

Beffort lui fit face.

— Le Aimota n'a jamais été armé. Cela signifie que M^me^ Atomos se trouve en ce moment à bord d'un sous-marin dont le périscope est braqué sur le yacht. M^me^ Atomos attend que nous sautions avec le bateau, et nous allons faire semblant de sauter. Pourquoi la décevoir ?

— Quel intérêt ?

Beffort leva un doigt, expliqua :

— M^me^ Atomos se tient à l'écoute de son récepteur depuis qu'elle a quitté le port de Baltimore, c'est son habitude. Elle a donc surpris les messages qu'échangent par radio le F.B.I., l'Amirauté et la marine, et saisi qu'un vaste filet cerne la baie de Chesapeake, que le yacht est repéré et que nous avons l'intention de l'arraisonner…

— Son périscope doit la renseigner à ce sujet !

— Justement, je ne le crois pas ! Les bombardiers de Salem survolent le yacht depuis un bon moment, peuvent le bombarder d'un instant à l'autre, ce qui incite sans doute M^me^ Atomos à se tenir à une distance respectueuse.

— Suppositions…

— Pardonnez-moi, Yosho, mais il faut risquer le coup et je n'ai pas le temps de vérifier si le sous-marin est loin ou près ! J'estime qu'il doit être loin, car c'est logique. Donc, M^me^ Atomos verra la lueur de l'explosion à travers son périscope et pensera aussitôt que Smith Beffort et Yosho Akamatsu ont cessé de vivre !

— Et alors ?

— Que feriez-vous, si une explosion faisait sauter M^me^ Atomos ?

Akamatsu ricana.

— Je n'y croirais pas tant que je n'aurais pas vu son cadavre… Bon Dieu ! Vous pensez qu'elle va venir vérifier ?

— Et comment ! Nous sommes ses deux principaux ennemis et elle a toujours essayé de nous détruire. Elle croira d'autant plus à notre mort que nous lui donnerons de bonnes raisons pour cela. Après l'explosion, tout un tas de gens vont nous appeler par radio pour savoir ce qui s'est passé. Nous resterons muets, et M^me^ Atomos en déduira que la vedette a été coulée en même temps que le Aimota. À partir de cet instant, elle n'aura de cesse avant de s'être assurée de notre mort…

— Évidemment, nous pourrions n'être que blessés, et si un navire nous recueillait, elle ne se le pardonnerait jamais !

— Je ne vous le fais pas dire ! Allons-y, Wilson, nous allons voir si nos déductions tiennent debout…

La vedette s'éloigna doucement, et le fil que tenait Beffort commença à se dérouler lentement…

CHAPITRE XIII

Dans son poste de commandement, M^me^ Atomos se rongeait les ongles d'impatience. L'œil soudé au périscope, elle surveillait le Aimota qui ne lui apparaissait que sous la forme d'une minuscule tache lumineuse. Comme le pensait Beffort, le sous-marin se trouvait loin du yacht…

M^me^ Atomos avait entendu les messages par radio, compris que Beffort allait monter sur le yacht et qu'elle pouvait espérer voir enfin succomber son plus mortel ennemi. Curieusement, et sans qu'elle en eût réellement conscience, la haine qu'éprouvait la sinistre femme pour les Américains s'était cristallisée autour de Beffort et des siens. Cela était sûrement bénéfique pour les États-Unis, car sans ce dérivatif, tout le pays eût été en ruine depuis longtemps. M^me^ Atomos était victime d'une conséquence psychologique qui veut que l'amour ou la haine ne peuvent englober une foule d'inconnus, mais doivent obligatoirement se concentrer sur un petit groupe qui supporte finalement les fautes commises par la majorité. Détesté par M^me^ Atomos, Beffort représentait l'Américain-type, l'assassin de Hiroshima et de Nagasaki, l'homme à abattre…

Akamatsu venait après. Il était le traître, car compatriote, et la haine de M^me^ Atomos à son égard comportait une grande part de mépris.

Néanmoins, M^me^ Atomos l'aurait volontiers fait périr à petit feu, si l'occasion s'était présentée, et elle devait s'avouer qu'elle vivait l'un des meilleurs moments de son existence.

Le sous-marin se nommait le Beppu, comme la ville de l'île de Kyushu, à l'extrême Sud du Japon, d'où les parents de M^me^ Atomos étaient originaires, et se mouvait grâce à un réacteur. Il possédait quatre canons désintégrateurs, avait par conséquent une puissance de feu considérable, mais était lui-même

relativement vulnérable en ce sens qu'il ne bénéficiait pas du fameux mur magnétique qui, dans le passé, avait protégé la Cité Atomos. La destruction de cette dernière avait été un coup très rude, et M^me^ Atomos ne s'en était relevée qu'après une pleine année d'efforts dans ses laboratoires et ses chantiers de construction de l'île Atomia. Mais sa hâte à reprendre la lutte ne lui avait pas permis d'installer sur le Beppu une nouvelle machine génératrice de forces électromagnétiques, si bien que le submersible pouvait parfaitement être touché par une torpille ou n'importe quel autre projectile…

Cela expliquait la prudence dont faisait preuve M^me^ Atomos qui était très consciente de jouer une partie difficile dans la baie de Chesapeake. Si elle n'était pas repérée, tout irait bien, malgré l'escadre de l'amiral Greens qui fermait la baie depuis Norfolk jusqu'au cap Charles. Par contre, elle serait contrainte de fuir et sûrement d'évacuer le Beppu si la marine ou l'aviation parvenaient à la cadrer.

M^me^ Atomos en était là de ses réflexions lorsque le yacht Aimota se transforma soudain en une énorme boule de feu. La nuit fut crevée par une lueur éblouissante, lacérée par une multitude d'éclats enflammés, et la mer se souleva en une longue colonne écumeuse qui effaça la brève clarté de l'explosion avant de retomber en pluie sur l'ombre revenue.

Le tout s'était passé en moins de cinq secondes, et le yacht ne s'encadrait plus dans le périscope de M^me^ Atomos.

La sinistre femme se retint pour ne pas laisser éclater sa joie. Elle n'était encore certaine de rien, car il se pouvait qu'un autre que Beffort ait provoqué l'explosion…

Un instant s'écoula, puis le récepteur de M^me^ Atomos se remplit d'appels angoissés. Le F.B.I., la marine et l'aviation tentaient en même temps de contacter Beffort. Quelqu'un intervint vigoureusement, ramena le silence sur les ondes, puis M^me^ Atomos identifia la voix un peu acide du docteur Alan Soblen :

— Smith, ici, Soblen. Répondez… Akamatsu ? J'appelle Beffort et Akamatsu… Bon sang ! Allez-vous répondre ?

Soblen continua d'appeler, avec de moins en moins de conviction, fut brusquement coupé par un type de la marine côtière qui déclara qu'il envoyait un bateau vérifier sur place si les flots ne portaient pas de blessés…

M^me^ Atomos fut secouée par un rire silencieux, lança le réacteur du Beppu et mit le cap sur l'endroit où flottait le Aimota un instant auparavant. Elle savait que les bombardiers tournaient toujours dans le ciel, mais qu'ils n'interviendraient pas tant que Beffort et Akamatsu n'auraient pas été retrouvés. Quant au bateau garde-côtes, il partait du port de Baltimore, était probablement plus lent que le Beppu et arriverait après la bataille… Si, par malheur, il se trouvait sur les lieux du naufrage en même temps que le sous-marin, M^me^ Atomos en ferait son affaire.

Le Beppu, qui était depuis un moment en surface, se mit à filer vers son but à près de trente nœuds. C'était effectivement rapide, et bien peu de navires pouvaient rivaliser avec le sous-marin, mais M^me^ Atomos n'ignorait pas que cela n'était pas un gage de sécurité absolue.

Lorsque le submersible pénétra dans la zone où flottaient des épaves, M^me^ Atomos confia le pilotage au Grand Cerveau et escalada l'échelle conduisant au kiosque. Grâce à un ordinateur portatif, elle demanda au Grand Cerveau de faire monter six serviteurs de l'Organisation chargés d'un canot pneumatique. Suivant les instructions de M^me^ Atomos, relayées par le Grand Cerveau, les serviteurs mirent le canot à l'eau et commencèrent à rechercher les corps de Beffort et Akamatsu…

À un demi-mille de là, la vedette qu'occupaient ceux que M^me^ Atomos croyait morts avait reculé à mesure qu'avançait le sous-marin. Beffort vit dans les jumelles de Wilson les préparatifs auxquels se livraient les serviteurs, distingua même le buste de M^me^ Atomos qui dépassait du kiosque, et en ressentit une immense joie. Son traquenard avait fonctionné. M^me^ Atomos, et ceci pour la première fois, se trouvait enfin à découvert !

— Wilson ! La fusée !

— Prête !

Beffort abandonna les jumelles, sauta sur le poste de radio et commuta en émission :

— Ici, Smith Beffort ! J'appelle le général Salem !

— J'écoute ! fit aussitôt Salem. Que faites-vous ?

— Taisez-vous, le temps presse ! Une fusée va être lancée dans trente secondes. Son point de chute désignera l'endroit précis que vos avions devront bombarder. Okay ?

— Bien reçu. Vous pouvez y aller !

Beffort leva le bras, et Wilson pressa la détente de son pistolet. Un trait zébra la nuit, effectua une parabole, explosa brusquement en une

éblouissante corolle qui illumina le Beppu et se mit à descendre lentement vers la mer.

Instantanément, un premier chapelet de bombes encadra le sous-marin, et Wilson expédia une nouvelle fusée alors que le Beppu frémissait sous les déflagrations qui secouaient la mer.

M^me^ Atomos se rua au poste de commandement, colla son œil au périscope. Déjà, le Grand Cerveau prenait les dispositions d'urgence, abandonnant froidement les six serviteurs à leur sort dans le fragile canot pneumatique, pour tenter de sauver le Beppu qui venait d'être touché en plusieurs points.

Folle de rage, M^me^ Atomos cherchait dans la nuit le bateau de Beffort. Elle était prête à le désintégrer, mais la vedette demeurait invisible. Par ailleurs, les bombardiers volaient trop haut, hors de portée du terrible rayon qui ne pouvait que détruire les bombes avant qu'elles n'atteignent leur objectif. Le Beppu s'ébranla, quitta très vite le lieu que les fusées éclairaient mais, contrairement à ce que M^me^ Atomos attendait, il ne plongea point.

Elle actionna éperdument son ordinateur, vit avec effroi que le signal orange s'allumait sur le tableau d'alerte. Cela signifiait que le Beppu n'obéissait plus aux ordres du Grand Cerveau, sans doute parce qu'il avait été frappé à la hauteur de ses ballasts, et qu'il serait obligé de rester en surface !

M^me^ Atomos braqua deux canons vers le ciel, conserva les deux autres pour se défendre contre une attaque-surprise et dirigea le Beppu vers la côte. À Fair Haven, sur la côte Ouest de la baie, elle s'était réservé une autre possibilité de fuite…

Encore fallait-il que le Beppu tienne jusque-là !

---oOo---

Au même instant, Owen Bernitz et cinquante hommes de la force « Dragon Vert » débarquaient sur l'aérodrome de Friendship et étaient immédiatement pris en charge par une douzaine de G'men pilotant autant de voitures.

— Qu'est-ce qui se passe ? grogna Owen en calant entre ses jambes son fusil paralysant. Je devais rejoindre le docteur Soblen à votre central !

— Ordre de M. Beffort, lui expliqua le G'man. M^me^ Atomos navigue dans la baie à bord d'un sous-marin, et l'on vient de comprendre qu'elle cherche

à gagner la côte.

— Faut la bombarder !

— Impossible ! Ses canons désintégrateurs détruisent nos projectiles en plein ciel.

— Et vous croyez que je vais y faire quelque chose ?

— Non. M. Beffort pense que vous pouvez interdire l'accès du rivage à M^me^ Atomos. Tout au moins pendant un certain temps, c'est-à-dire jusqu'au lever du jour.

Owen Bernitz ralluma son éternel mégot de cigare et demanda, en baissant la glace pour faire entrer un peu d'air :

— À coups de rayons paralysants, mes gars et moi pouvons empêcher n'importe qui d'approcher du rivage, mais M^me^ Atomos n'est pas le genre de bonne femme à rester les bras croisés pendant que nous la canarderons ! Que se passera-t-il si son sous-marin nous fonce dessus ?

Le G'man eut un geste d'impuissance et dit, en éludant la question :

— L'escadre de l'amiral Greens fait route vers Baltimore, et l'artillerie lourde arrive par Richmond. Il est quatre heures du matin, et aucun canon à longue portée ne sera ici avant l'aube. D'ici là, le sous-marin aura tout le loisir d'aborder, si personne ne l'en empêche. C'est tout. Maintenant, je dois signaler votre arrivée à M. Beffort…

Continuant de piloter d'une main, le G'man mit son poste en service, saisit le micro et donna son indicatif. Tout de suite, la voix de Beffort vibra dans le haut-parleur, dramatiquement hachée par le fracas des bombes explosant au-dessus de la baie :

— Parlez, F.B.I. 105…

— M. Owen Bernitz est arrivé, monsieur. Où dois-je le conduire ?

— Le sous-marin fait route vers la côte Ouest de la baie. Son cap le conduit droit vers Fair Haven. Dites à Bernitz de repartir ses hommes dans ce coin. Débrouillez-vous également pour que toute l'équipe puisse être déplacée…

Une explosion plus proche couvrit sa voix, et Bernitz entendit quelqu'un crier :

— Ils nous ont manqués d'un cheveu !…

Puis Beffort reprit :

— … Pour que toute l'équipe puisse être déplacée rapidement au cas où le sous-marin changerait de cap. Vous m'entendez, Owen ?

Bernitz se saisit du micro.

— C'est compris, boss ! Mais j'ai encore deux cent cinquante gars en l'air !

— Ne vous inquiétez pas, ils seront aussi transportés à pied d'œuvre par les soins du F.B.I. À tout à l'heure, si tout va bien, mon vieux…

En trente-cinq minutes, Owen Bernitz et son équipe arrivèrent à Fair Haven où l'on mit plusieurs camions à leur disposition, et les voitures du F.B.I. retournèrent à l'aéroport.

Bernitz distribua les postes, regarda la baie. Les bombardiers continuaient à lâcher des chapelets de bombes en espérant que l'un d'eux parviendrait à percer le rideau défensif du sous-marin. Un pont aérien avait été formé entre la baie et les aéroports militaires, si bien que le ciel était empli du grondement des avions allant se réapprovisionner en carburant et munitions.

Le sous-marin demeurait invisible, car Wilson avait depuis longtemps épuisé son stock de fusées éclairantes, et Bernitz comprit qu'on suivait à présent le submersible au radar. La vedette de Beffort devait se trouver quelque part dans la nuit, certainement à bonne distance du bâtiment traqué, mais ne le perdait évidemment pas de vue.

La foule s'était amassée sur les plages, sur les quais et sur tout le front de mer. La police lançait des avertissements fréquents par haut-parleurs, mais personne ne bougeait. Si M^me^ Atomos dirigeait ses canons vers la terre, cela ferait un joli massacre !

Pendant une heure, Bernitz et son équipe (renforcée par les effectifs arrivés entre-temps) suivirent la marche du sous-marin en se fiant aux explosions des bombes. Puis, soudainement, les bombardiers s'éloignèrent et un silence surnaturel descendit sur la baie.

Bernitz sauta dans la voiture du F.B.I. qu'on lui avait confiée parce qu'elle possédait la radio, commuta en audition juste à temps pour entendre Beffort dire :

— Attention, Owen ! M^me^ Atomos arrive dans votre secteur et c'est pour cela que les avions cessent leur bombardement. Je pense que vous êtes en place ?

— Ouais ! Mais nous ne voyons rien pour l'instant.

— Faites votre possible pour vous tenir dans l'axe de l'île Poplar et mesurez vos paroles, car M^me^ Atomos nous écoute probablement.

— Bien, je la boucle. À vous…

— Ici, nous avons gardé une dernière fusée en prévision de ce moment. Nous sommes à un demi-mille du sous-marin. Quand vous apercevrez la

fusée, ouvrez le feu. Okay ?

— Okay !

Dans le Beppu, beaucoup plus gravement endommagé que ne le supposait Beffort, M^me^ Atomos venait de voir le signal rouge s'allumer sur le tableau d'alerte. Le Grand Cerveau lui conseillait ainsi de quitter le submersible qui n'avait que très peu de temps à vivre. Ayant entendu la conversation tenue par Beffort et Bernitz, M^me^ Atomos savait, sans erreur possible, qu'un comité de réception l'attendait à Fair Haven.

Elle mobilisa deux serviteurs, armés de fusils désintégrateurs, et embarqua avec eux sur le dernier canot pneumatique. On suivait le Beppu au radar, mais le canot avait les plus grandes chances d'échapper à un repérage. Par le truchement de son ordinateur portatif, M^me^ Atomos donna l'ordre de ramer à ses serviteurs, et la légère embarcation s'éloigna rapidement du sous-marin condamné. Sur la côte toute proche, les lampadaires brillaient, mais entre Fair Haven et Tracys Landing, une large zone d'ombre subsistait. M^me^ Atomos dirigea le canot vers cette zone, remontant ainsi très nettement vers le nord-ouest alors que le Beppu continuait plein ouest en retenant l'attention générale.

Lorsque la masse du Beppu se fut fondue dans les ténèbres, M^me^ Atomos commença à respirer plus librement. Le canot parcourut une certaine distance dans le silence le plus complet, puis M^me^ Atomos entendit le ronronnement étouffé d'un moteur tournant au ralenti. Sans plus de preuve, la sinistre femme devina que le bateau de Beffort allait passer à proximité de son canot, et que rien n'était joué ! Elle fit coucher les rameurs, s'allongea elle-même en gardant les mains crispées sur son fusil. Si Beffort la découvrait, elle le désintégrerait avec son bateau mais risquerait, par la même occasion, de révéler sa position aux radars qui suivaient le Beppu.

Mais les circonstances la servirent. À travers ses jumelles de nuit, Beffort ne lâchait pas le sous-marin…

M^me^ Atomos entendit le ronronnement du moteur décroître, risqua un œil par-dessus le bordage et ne vit que la nuit. Elle patienta un instant par mesure de sécurité, donna enfin l'ordre de continuer vers le rivage.

Dans quelques minutes, le Beppu serait détruit par les soins du Grand Cerveau, et l'on penserait évidemment qu'elle se trouvait au nombre des victimes…

CHAPITRE XIV

Le sous-marin n'était plus qu'à un demi-mille de la côte. Il naviguait très lentement, et Beffort pensait que cette allure réduite était la conséquence d'une avarie due au bombardement. D'ailleurs, le fait que le submersible ait continué en surface prouvait qu'il avait été sévèrement touché. Cependant, ses canons désintégrateurs restaient un danger constant, et le bâtiment demeurerait redoutable, intouchable, même si une panne l'immobilisait pendant des semaines devant Fair Haven.

Bien sûr, M^me^ Atomos serait prise au piège et l'on pavoiserait dans le monde entier, mais la bataille finale n'en serait pas gagnée pour autant !

— Qu'attendez-vous pour lancer la fusée. Smith ? s'inquiéta Akamatsu.

— Plus le sous-marin sera proche de la côte et plus les fusils paralysants de la force « Dragon Vert » seront efficaces… Yosho, vous trouvez tout ceci normal ?

Akamatsu haussa les épaules, s'assit sur le plat-bord.

— Justement non ! C'est bien pourquoi j'ai hâte de voir la fusée éclairer ma lanterne… Si M^me^ Atomos n'a pas préparé une opération fumante, elle court à sa perte en restant à bord du sous-marin ! À l'aube, l'escadre de Salem bouclera la baie. Sur terre, il y aura l'artillerie, les blindés, les fantassins et la police, la garde nationale, etc. Le sous-marin sera pris dans un étau terrible qui deviendra infranchissable au fur et à mesure que les heures passeront. Jamais, malgré toute sa puissance, M^me^ Atomos ne pourra nous échapper. Elle est intelligente, sait ce qui l'attend. Néanmoins, elle reste enfermée dans ce cercueil flottant ! Comment trouverais-je ça normal ?

Beffort approuva muettement. Lui aussi tait anxieux.

— Normal ou pas, objecta Wilson, les faits sont là ! Ce sous-marin est déjà coincé !

— M^me^ Atomos ne l'est pas, rétorqua froidement Akamatsu, et c'est ce qui nous intéresse avant tout. La dernière fois que nous l'avons cernée, rien ne semblait devoir lui permettre de fuir. La Cité Atomos reposait au fond de l'océan après avoir été coulée par des mines magnétiques. M^me^ Atomos aurait dû périr dans l'aventure, mais, au dernier moment, elle s'est enfuie à bord d'une fusée supersonique qui a jailli de la mer comme une Polaris… Après quoi nous n'en avons plus entendu parler pendant une année ! Ne vous leurrez pas, Wilson ! Cette femme ne sera pas vaincue tant qu'il lui restera un souffle de vie !

À cette seconde précise, Beffort fut le témoin d'un phénomène incroyable : le sous-marin, qui se détachait très bien sur le fond lumineux du rivage, s'effaça d'un coup, sans provoquer une ride à la surface de l'eau !

— Bon Dieu ! lâcha Beffort d'une voix creuse.

Son ton fit bondir Akamatsu.

— Qu'avez-vous, Smith ?

Beffort l'ignora, fonça sur la radio.

— Ici, Beffort ! J'appelle la station de radar.

— Sommes à l'écoute…

— Avez-vous toujours le sous-marin sur vos écrans ?

— Nous venons de tomber en panne, sir, et…

— En panne ! rugit Beffort. Pas du tout ! La preuve en est fournie par le spectre de notre vedette que vous devez voir sur votre écran. Exact ?

— C'est juste, mais comme celui du sous-marin n'y est plus et qu'il ne peut pas s'être volatilisé…

— Précisément, gronda Beffort, il s'est volatilisé !

— Pardon ?

— Auto désintégration ! Ce qui veut dire que M^me^ Atomos n'est plus à bord depuis un moment ! Je vous avais demandé de me signaler le moindre changement ! Vous devez avoir un élément nouveau !

— Effectivement, mais il s'agit, sans aucun doute, d'une épave en provenance du Aimota. Elle dérivait dans un courant et vient de toucher la côte entre Fair Haven et Tracys…

— Une épave ? fit Beffort, décontenancé. Ne serait-ce pas plutôt une embarcation ?

— Oh ! Elle serait vraiment minuscule !

— Terminé ! cracha Beffort. Owen, vous avez entendu ?

— Et comment ! ragea Bernitz. Ce mec est une vraie nouille ! La mère Machin s'est barrée dans un youyou, ça ne fait pas un pli ! Vous en faites pas, boss, j'ai des gars sur place ! Demandez donc au type de la station de radar de nous donner la position de son « épave » !

Spontanément, et d'une voix blanche, l'observateur de la station annonça la position de l'objet non identifié. D'avoir été traité de nouille par Bernitz ne le rendait pas coopératif, et il prenait un ton grotesquement guindé, employait des termes éculés tels que « objet non identifié » pour essayer de prévenir les sanctions qu'il prévoyait…

— Faire le c… en un tel moment ! lâcha Bernitz en guise de remerciement.

— Ça va, Owen ! bouclez-la, intima Beffort. Rendez-vous dans cinq minutes sur la plage en question…

---oOo---

La vedette atteignit la plage dans le temps prévu et braqua son projecteur sur le canot pneumatique abandonné entre deux roches.

Simultanément, de nombreux phares balayaient les environs, et Owen Bernitz apparaissait en haut de la falaise. Celle-ci descendait en pente douce jusqu'au rivage. À droite, le terrain était impraticable car parsemé de rocs. À gauche, la plage continuait sur une cinquantaine de mètres et se terminait à un bois de pins, lui-même coupé par une route secondaire.

L'ensemble formait une vaste crique où fourmillaient les endroits pouvant servir de cachette. Pourtant, M^me^ Atomos était encore cernée. C'était le principal.

Aux abords du canot, Beffort releva des traces de pas.

— La garde de M^me^ Atomos se réduit, Yosho. Elle n'a plus que deux serviteurs pour la défendre…

Les deux hommes suivirent les traces sur une vingtaine de mètres, les perdirent dès qu'ils arrivèrent aux rochers. Beffort grimaça, leva les yeux sur la falaise encombrée de voitures. Les hommes de la force « Dragon Vert » convergeaient tous vers la plage, et leur filet se refermait impitoyablement, mais il y avait beaucoup trop de monde au goût de Beffort.

— Bernitz ! appela-t-il. Qu'est-ce que c'est que toute cette foule ?

Owen effectua les dernières foulées qui le séparaient des rochers, écarta les bras dans un geste d'impuissance et dit :

— Des flics en civil, des journalistes, des badauds ! Tout a été trop vite ! Le secteur n'a pu être évacué en temps utile, comme cela se pratique ordinairement. Mes gars fouillent le bois et les rochers en se rabattant par ici, mais ils passent pour suspects aux yeux des flics qu'ils ont eux-mêmes tendance à interpeller ! C'est le b…, boss ! Si rien n'est fait pour remettre un peu d'ordre, M^me^ Atomos va nous filer entre les doigts comme elle voudra !

---oOo---

À l'instant où Bernitz prononçait ces mots, une Chevrolet verte s'éloignait lentement vers Fair Haven. Fraser la pilotait. L'autre serviteur de l'Organisation était à son côté. M^me^ Atomos se tenait allongée sur la banquette arrière.

Voler la voiture avait été un jeu d'enfant. En haut de la falaise, tout le monde abandonnait son véhicule et s'approchait à pied de la plage pour voir ce qui s'y passait. Fraser avait mis le contact, fait demi-tour et ramassé M^me^ Atomos et son compagnon qui attendaient plus loin entre les arbres.

Toute conversation étant inutile entre les serviteurs et M^me^ Atomos, cette dernière réfléchissait aux détails de son évasion. Sur un aéro-club situé au sud de Fair Haven, un avion l'attendait depuis quarante-huit heures. Le pilote était un serviteur de l'Organisation. Il avait déclaré un plan de vol parfaitement régulier, mais dépendant néanmoins de la bonne volonté de sa cliente. L'annonce de l'exécution de ce vol pourrait retarder le départ d'une heure ou deux, mais cela n'était pas un obstacle si Beffort ne décidait pas de contrôler complètement les routes et le terrain privé.

Déjà, M^me^ Atomos avait éprouvé une déception. Elle s'était imaginé que Beffort la croirait désintégrée avec le Beppu, et l'homme du F.B.I. venait de démontrer qu'il savait prévoir ses réactions. Maintenant, l'avion était bien le dernier espoir de M^me^ Atomos. Beffort se laisserait-il manœuvrer ?

La Chevrolet tira M^me^ Atomos de ses réflexions en pénétrant en ville. Là, il y avait beaucoup d'agitation, de circulation, deux facteurs qui, de tout temps, avaient permis à M^me^ Atomos de se perdre dans la foule…

Dirigé par le Grand Cerveau, Fraser conduisit directement la voiture vers le domicile du pilote. Celui-ci se nommait Hower et habitait en dehors de la ville. Une villa isolée, sise non loin du terrain d'aviation et qui possédait un petit parc et un vaste garage.

Alerté par le Grand Cerveau, Hower attendait la Chevrolet en bordure du chemin. Sitôt qu'il la vit, il ouvrit la grille, s'écarta et referma quand la voiture eut pénétré dans le parc.

Désormais, M^me^ Atomos ne pouvait plus influer sur les événements. Elle devait suivre le mouvement, la ligne qu'avait tracée le Grand Cerveau après avoir analysé, en une fraction de seconde, toutes les données du problème que posait la fuite de M^me^ Atomos.

Bizarre sensation que d'être entre les mains de robots !

Pour la première fois, M^me^ Atomos en éprouva de la crainte, se demanda ce qui arriverait si l'extraordinaire machine qu'elle avait mise au point venait à flancher. Mais Hower ne lui laissa pas le loisir de plonger dans l'anxiété. Il lui fit signe de le suivre et la conduisit dans une chambre du premier étage équipée d'un lit et d'une salle d'eau. M^me^ Atomos entra dans la pièce sans lâcher son fusil désintégrateur, s'étendit sur la couche et ferma les yeux.

Elle n'avait plus qu'à attendre que l'on vienne la réveiller.

---oOo---

Vers cinq heures trente, alors qu'une bande grise annonçant l'aube barrait l'horizon, Beffort et Akamatsu durent admettre que M^me^ Atomos avait passé entre les mailles du filet tendu par la force « Dragon Vert ».

Cela était ennuyeux, pas encore catastrophique. Le signalement approximatif de la terrible femme avait été diffusé à travers le Maryland, et si on ne connaissait pas son visage, on savait qu'il fallait arrêter une femme d'origine asiatique, âgée d'une cinquantaine d'années.

Parallèlement, les routes, les gares, départs de cars et aéroports militaires et civils se trouvaient placés sous la surveillance des agents fédéraux. Dans le même temps, Beffort, Akamatsu et Owen Bernitz sillonnaient la région à bord d'une voiture de service.

Beffort conduisait, revenait sans cesse dans Fair Haven comme si un aimant y attirait la voiture. Akamatsu et Bernitz ne disaient mot, observaient les passants qui rentraient chez eux après une nuit blanche passée sur le rivage. L'idée de Beffort était simple : M^me^ Atomos avait emmené dans sa fuite deux serviteurs de l'Organisation, et ceux-ci pouvaient être identifiés par un observateur exercé. Or Beffort, Akamatsu et Bernitz étaient sans doute les plus qualifiés, en l'absence de Soblen et de Mie, pour reconnaître la démarche particulière d'un robot de l'Organisation.

Beffort vira pour la centième fois autour de la poste, allait prendre la direction du port lorsque Akamatsu lui agrippa l'épaule en disant :

— Stoppez, Smith ! Regardez, sur ce trottoir ! L'homme en gris et nu-tête…

Beffort freina, tourna les yeux vers le point qu'indiquait Akamatsu et grogna de plaisir en apercevant Fraser qui déambulait à grandes enjambées le long de l'avenue conduisant au port. Cette fois-ci, il semblait bien que M^me^ Atomos allait terminer sous peu sa triste carrière !

CHAPITRE XV

Fraser ne portait pas d'arme, mais sa main droite était enfoncée dans la poche de son veston. Il regardait droit devant lui, ne se préoccupait pas de savoir s'il était suivi ou non, et ce mince détail frappa Beffort. Il fut sur le point d'en parler à Akamatsu, changea d'avis en se disant que son tempérament le portait à donner une importance exagérée aux nuances.

Néanmoins, la question le travailla jusqu'au moment où Owen Bernitz fit, de sa voix épaisse :

— J'suis pas sûr, patron, mais j'ai l'impression qu'un autre type de l'Organisation suit ce mec !

— Où cela ?

— Vingt mètres en arrière, le gars un peu chauve qui porte un costume trop petit pour sa taille…

Beffort repéra sans peine l'individu en question.

— Vous avez raison, Owen, dit-il rêveusement, et les deux gardes du corps de M^me^ Atomos se baladent tranquillement en ville alors que toutes les forces du Maryland les recherchent. Qu'est-ce que ça veut dire, Yosho ?

— Ma foi, je n'en sais rien, Smith. S'ils portaient des armes, je dirais qu'ils s'apprêtent à livrer un dernier combat…

— Ce n'est pas le cas, coupa Beffort.

— Alors, disons que M^me^ Atomos fait effectuer une ultime reconnaissance à ces deux hommes. Elle a la certitude que personne ne les identifiera et seul le hasard veut que nous connaissions Fraser. Sans quoi nous n'aurions peut-être pas détecté un serviteur de l'Organisation parmi les passants.

— La preuve, fit Owen. Sans ce Fraser, j'aurais pas pensé à regarder autour de lui, et l'autre zèbre nous aurait échappé.

Beffort ne répondit pas, continua de maintenir la voiture en retrait des deux hommes qui se dirigeaient décidément vers le petit port. Au bout de l'avenue, Fraser s'immobilisa, regarda longuement derrière lui. L'autre robot s'était également arrêté, mais continuait d'observer Fraser.

— Croyez-vous que Fraser puisse nous voir à cette distance ? fit Beffort.

— Pourquoi pas ? répliqua Bernitz avec bon sens. Nous le voyons bien…

Beffort freina, rangea la voiture le long du trottoir. À la même seconde, Fraser et son acolyte se remirent en marche, traversèrent la chaussée, progressèrent rapidement sur l'autre trottoir.

Beffort redémarra, accéléra pour combler son retard, et Fraser stoppa de nouveau, regarda encore en arrière. Cette fois, Beffort ne pouvait freiner sans risquer d'attirer l'attention. Il passa donc très vite, vira sèchement dans une rue, gara la voiture dans l'ombre et éteignit les lumières.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis Fraser passa, suivi de très près par l'autre serviteur.

Beffort effectua un fulgurant demi-tour, et la voiture revint dans l'avenue. À cinquante pas, Fraser et son compagnon prenaient place dans une Chevrolet verte qui démarra vivement lorsque la voiture du F.B.I. se rapprocha.

— Maintenant, fit remarquer Akamatsu, ils peuvent avoir des armes ! En venant par ici, ils savaient que la Chevrolet s'y trouvait…

— Dites, fit Bernitz, ça m'a l'air d'être un coup monté !

— Que voulez-vous dire ?

— Quoi, vous ne pigez pas ? Voilà deux gars qui se trimbalaient en ville en se donnant un mal de chien pour se faire repérer, et quand ils nous ont sentis sur la piste, bien accrochés à leurs basques, ils sautent en bagnole !

— Vous exagérez…

— Ouais ! Sauf votre respect, boss, c'est comme ça que je pratiquais pour éloigner les cop's avant un hold-up ! À mon avis, on va nous canarder d'ici peu !

Akamatsu haussa les épaules.

— À mon avis, dit-il, ces deux hommes rejoignent M^me^ Atomos après avoir récupéré une voiture volée à un journaliste.

— Fichtre ! s'étonna Beffort. À un journaliste ?

— Je n'ai aucun mérite, Smith. Un macaron de la revue Life est collé sur le pare-brise ! Ils ont certainement volé ce véhicule après avoir débarqué du

youyou, ce qui leur a permis de se soustraire aux recherches. Contrairement à Owen, je ne crois pas qu'ils nous aient aperçus.

— Je vous fiche mon billet que si ! protesta Bernitz. Ils sont en train de nous amuser pendant que leur patronne met les voiles ! Quand elle sera à l'abri, Fraser et son pote nous balanceront un coup de rayon sur le nase !

Bernitz avait un langage imagé, mais cela ne fit pas sourire Beffort.

— Vous pouvez tous deux avoir raison, trancha-t-il. De toute manière, nous devons suivre cette voiture. Actuellement, elle représente notre seul atout…

C'était le mot de la fin, la décision logique qui s'imposait.

La Chevrolet arriva au port, tourna sur la digue et s'immobilisa devant un cargo brésilien. Compte tenu du fait que M^me^ Atomos avait presque toujours trouvé son salut par la mer, le Grand Cerveau venait de réussir un coup de maître en entraînant Beffort et ses amis vers le port.

Fraser et son compagnon descendirent de la Chevrolet, se placèrent derrière la voiture et braquèrent leurs fusils désintégrateurs sur le véhicule du F.B.I…

---oOo---

À l'instant où Fraser s'était retourné pour la première fois sur la voiture de Beffort, le Grand Cerveau enregistra l'image du G'man et lança immédiatement l'opération survie de M^me^ Atomos.

Hower, animé par son cerveau-moteur, réveilla M^me^ Atomos qui comprit que le moment était venu et suivit l'homme jusqu'au garage sans s'étonner de l'absence des deux autres serviteurs.

Dans le garage stationnait la voiture d'Hower, une Chrysler d'un modèle assez ancien. Hower se mit au volant tandis que M^me^ Atomos s'installait sur le siège du passager en calant son fusil contre la portière. Du coin de l'œil, elle vérifia que le pilote était également armé et se tassa contre le dossier.

La Chrysler quitta le parc, s'engagea sur la route de l'aérodrome où elle arriva sept minutes plus tard. Hower rangea sa voiture au bout du parking, près de l'entrée de la piste, et descendit sans un mot d'explication. M^me^ Atomos ne bougea pas. Elle se trouvait dans l'ombre du hangar, et les policiers qui stationnaient plus loin ne pouvaient l'apercevoir. De plus, ils connaissaient Hower et supposaient sans doute qu'il était venu seul.

Hower montra ses papiers. On lui dit que tout décollage était suspendu jusqu'à nouvel ordre. Il ne montra aucune déception, prétendit qu'il était au

courant, mais qu'il venait vérifier son appareil et le sortir du hangar en prévision d'un voyage qui aurait lieu dans la journée. À condition, bien entendu, que l'autorisation lui en soit donnée…

Hower avait une bonne renommée, était très sympathique, et on ne pouvait lui interdire l'accès du hangar. Deux mécaniciens l'aidèrent à sortir son avion, lancèrent même le réacteur « pour voir si tout allait bien », puis Hower demanda de laisser « chauffer la mécanique » pendant qu'on irait boire un café au bar.

Au bar, Hower commanda les cafés, s'excusa et pénétra dans les toilettes qu'il ne fit que traverser pour ressortir du côté parking. Il salua les policiers au passage, regagna sa voiture, saisit son fusil et ouvrit le feu.

En un clin d'œil, les policiers, le bar et ceux qui y consommaient, la tour de contrôle et son homme de quart furent désintégrés. Hower lança alors la Chrysler, défonça la frêle barrière interdisant l'accès de la piste et roula à toute allure jusqu'à son avion.

Trente secondes après, M^me^ Atomos et Hower décollaient pour une destination inconnue.

---oOo---

La voiture de Beffort s'effaça d'un coup, ne fut plus qu'un tas de poussière que le vent du large emporta dans ses rafales, et Owen clama :

— Qu'est-ce que j'avais dit ?

Une fraction de seconde avant que Fraser et son compagnon n'ouvrent les hostilités, Beffort, Akamatsu et Bernitz s'étaient rués hors du véhicule. Aveuglés par les phares braqués sur eux, les serviteurs de l'Organisation n'avaient pas vu cette manœuvre, et trompèrent également le Grand Cerveau qui ne voyait que par leurs yeux. Quand la voiture eut été désintégrée, ils contournèrent la Chevrolet sur ordre du Grand Cerveau qui venait de commander leur fuite. Ce faisant, ils se placèrent à découvert. Sans se consulter, Beffort et Bernitz pressèrent la détente de leurs fusils paralysants, et les deux serviteurs s'écroulèrent.

Akamatsu fonça vers la Chrysler, se pencha sur les deux hommes, constata que leur cœur ne battait plus et comprit que le Grand Cerveau les avait supprimés plutôt que de les voir tomber entre les mains du F.B.I.

Soudain, le sifflement d'un avion à réaction vibra dans le ciel. Les trois hommes levèrent la tête, virent l'appareil qui disparaissait déjà vers le sud

en lâchant derrière lui une nuée de papiers. Quelques minutes passèrent, et l'un des feuillets tomba aux pieds de Beffort. Il le ramassa et lut :

Avec les compliments de M^me^ Atomos…

— Elle a réussi ! explosa Bernitz.

Beffort alluma une cigarette. Il était trop las pour avoir la force de se mettre en colère. Puis, sans se l'avouer ouvertement, il savait que M^me^ Atomos ne pouvait être vaincue aussi facilement…

FIN

Revu et corrigé en février 2016

1 Voir : *M^me^ Atomos prolonge la vie*, même auteur, même collection.
2 Voir : *Miss Atomos contre K.-K.-K.*